

L'ÉTÉ DES AMBITIEUX

The background of the cover is a photograph of a person climbing a dark rock formation at sunset. The person is in silhouette, wearing a backpack and using their hands and feet to ascend. The sky is a mix of orange, yellow, and blue, with some clouds. The overall mood is one of ambition and achievement.

Philippe
Laperrouse

Philippe Laperrouse

L'Été des ambitieux

© Philippe Laperrouse, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1155-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mardi 21 juin 2016, 21 h 30

Aristide Sorbin éteint son téléviseur avec agacement. Pour qui se prennent-ils, ces écrivillons qui viennent vanter leur roman dans une émission littéraire à la noix ? S'ils se satisfaisaient de promouvoir leur bouquin, ce ne serait qu'un demi-mal artistique. Mais ces scribouillards, sous l'égide d'un animateur content de lui, en arrivent toujours à proférer des phrases définitives sur la vie, les hommes, les femmes, le temps qui passe et – quand tout va bien – sur la mort. Au lycée, Max Maillonet, le prof de français préféré d'Aristide, aurait descendu en flammes leurs lamentables dissertations.

Chaque semaine, les mêmes jouent la même comédie pour le plus grand profit de leurs éditeurs. Aristide se dit qu'un jour, il écrira le livre qui écrasera tous les autres. Bien sûr, il sera invité dans l'émission, où il pourra enfin montrer comment on parle de littérature avec talent et profondeur.

En attendant, il lui faut se préparer pour sortir. La bande des « 4i » a rendez-vous au Liberty, le bistrot de leur adolescence. Ce soir, il est décidé qu'ils traîneront sur les boulevards pour honorer de leur présence la fête de la musique.

Aristide s'examine dans le miroir du couloir. Pour un étudiant de 3^e année en fac de lettres, c'est un luxe de disposer du trois-pièces de ses parents en plein Paris. Aristide en convient, bien qu'il n'aime pas trop qu'on lui attribue le statut de privilégié. Pour un étudiant au bord de la rébellion intellectuelle, être bien logé est un handicap, presque une compromission avec le système.

C'est un grand garçon à l'allure dégingandée, légèrement voûté, qui cultive le style romantique. Ses cheveux noirs, il s'abstient de les peigner trop souvent, si bien que des mèches s'échappent dans son cou. Il ramène d'un revers de main celles qui lui barrent le front lorsqu'il s'agite en parlant. Il sait pouvoir compter sur son regard sombre pour séduire les femmes. Il se rase une fois par semaine, ce qui, conformément à la mode, lui donne un côté faussement négligé et terriblement viril. Enfin... c'est ce qu'il a déduit de l'observation de son entourage.

Avant de sortir, il vérifie son attitude. À vingt-deux ans, quand on a des ambitions artistiques, on ne se montre pas dans n'importe quelle apparence. Il a passé un complet de lin. Il apprécie la faculté du lin de se froisser facilement ; il estime que ce détail vestimentaire témoigne de son tempérament décontracté. Pour parfaire le tout, il porte une chemise blanche ouverte sur sa poitrine, comme les grands penseurs qui distillent leurs avis sur n'importe quel sujet dans les principaux hebdomadaires nationaux. À regret, il renonce à l'écharpe rouge qui ne s'impose vraiment pas au premier jour de l'été.

La bande des « 4i » s'est formée au lycée, en année de terminale. Cinq ans plus tard, elle survit, disons plutôt qu'elle vivote. Les quatre lascars ont eu le temps de se découvrir des ambitions très différentes les uns des autres. Aristide s'est posé la question d'abandonner les trois autres avec lesquels il ne peut pas tenir des discussions littéraires et philosophiques de haute volée. Il les aime bien, mais il les trouve « un peu justes » sur le plan culturel.

Et puis, plutôt que de les quitter, il s'est avisé d'en tirer un avantage.

Les « 4i » lui fournissent un auditoire facile d'accès, auprès duquel il peut briller à peu de frais et tester ses idées sans être contrarié. Il lui semble habile de ne pas se couper d'une population qu'on peut qualifier de « moyenne », en ce sens qu'elle dispose – à la fois – d'un niveau de vie matérielle décent et d'une inculture lamentable. C'est grâce à cette tranche de public insipide que les hebdomadaires de télé assurent leur fortune. Ces trois garçons lui restent donc sympathiques, surtout Armel Clin. Dans le groupe, Armel est le maillon fragile ; lui aussi – à sa manière – est un artiste. C'est celui qui est le plus en demande d'amour ou d'amitié.

Aristide, qui se donne volontiers des airs de protecteur ou de sage, a pris Armel sous sa coupe, comme l'aurait fait un frère aîné. Cela s'est fait sans qu'il l'ait vraiment voulu, mais le fait est là : Armel requiert souvent les conseils d'Aristide qui s'en trouve flatté, même s'il n'aime pas se l'avouer.

La bande des « 4i », c'est lui, Aristide, qui l'a suscitée et formée en réaction au conformisme des opinions et des attitudes qui prévalaient dans les rangs

d'élèves du lycée Saint-Marc. En classe de terminale, il a décrété qu'un tel niveau d'immobilisme intellectuel l'insupportait.

Le premier qu'il a recruté, c'est justement Armel, qui – très tôt – se voyait déjà sur les planches. Ses parents avaient jugé sa prétention à une carrière théâtrale de la plus haute fantaisie. Ils entendaient orienter leur enfant vers un métier médical. Pourtant, devant le peu d'appétence d'Armel pour les études scientifiques, son père et sa mère avaient fait un pas en arrière en acceptant un avenir d'avocat, mais certainement pas de saltimbanque. Constatant l'obstination du jeune homme, ils l'avaient traité d'*Irresponsable*, surnom qui lui avait collé à la peau.

Aristide convainquit sans difficulté Paul de faire partie de sa bande. Paul se sentait un destin de capitaine d'industrie ou de commerce. Dans sa tête, il était déjà assis dans un bureau vaste comme une place publique dont les baies ouvriraient sur les principaux immeubles du VI^e arrondissement. Là, il donnerait ses directives qui parcourraient le monde de la finance : de la Bourse de Paris jusqu'à celle de Singapour, en passant par Tokyo et New York. *Faire du fric*, c'était le seul mot d'ordre qu'il envisageait de lancer dans ses réseaux. Bien sûr, pour en arriver à ce stade, il était conscient qu'il lui fallait commencer petitement. Il était persuadé qu'il n'avait besoin que d'une minuscule mise de départ, ensuite il se chargerait de faire fructifier ce pécule. Les autres l'avaient surnommé *l'Impécunieux*, parce qu'il n'avait pas le moindre sou pour démarrer ses affaires. Paul avait la réponse au problème : en sortant du lycée, il fonderait une start-up. À l'époque du bac, il ignorait quel serait son objet, mais d'après lui, c'était un détail.

Le dernier lascar du groupe se prenait pour un grand aventurier. Il s'appelait Germain, mais préférait Yohann, ce qui faisait breton, donc sérieux pour sa future existence de baroudeur. Il envisageait de préférence une carrière de navigateur solitaire, mais un destin de globe-trotter terrestre lui convenait aussi. Il avait une idée très précise de la manière de gagner la Route du Rhum. Son occupation principale était de préparer le prochain voyage qu'il ne ferait pas.

L'entourage de Germain encourageait ses rêveries d'adolescent avec un sourire en coin. Personne ne croyait à sa vocation. Pourtant, à seize ans, il entreprit de détromper son monde. Un beau matin, il quitta le domicile familial, sac au dos, sans prévenir, avec peu d'argent en poche. Ses parents le retrouvèrent deux jours plus tard dans les locaux de la gendarmerie de Paimpol. Des

commerçants avaient émis des commentaires désobligeants lorsqu'ils avaient surpris Yohann dans leurs rayons, en train de voler de quoi survivre. Depuis, le jeune explorateur avait été surnommé « gentiment » *l'Incompétent*.

À l'aube de leurs 18 ans, les « 4i » avaient une obsession : réussir leur vie, chacun dans son domaine de prédilection. « Réussir sa vie » était une formule dont le sens était laissé à l'interprétation de chacun, mais leurs conceptions d'une existence accomplie avaient un point commun : accumuler de l'argent et de la renommée. Tous les jours, ces gamins avaient sous les yeux l'image de jeunes gens sans talent qui s'enrichissaient en se donnant pour seule peine celle de paraître devant des caméras de télévision. Les « 4i » s'estimaient capables d'accéder à un niveau de célébrité et de fortune au moins égal à ces « pantins ».

Le premier qui faillit réussir cet exploit fut Armel. À un moment donné, il s'estima doué pour une carrière d'imitateur. Les quatre amis mirent donc au point une prestation au cours de laquelle il allait singer Malouis, le proviseur de l'établissement, déclarant sa flamme (supposée) à mademoiselle Perlin, la dragonne, responsable du centre de documentation. La bande passa plusieurs semaines à communiquer sur ce projet au sein du lycée en faisant jurer le secret aux potentiels spectateurs. Malheureusement, le susdit Malouis fit une irruption imprévue en plein milieu du numéro. Armel recueillit les ovations du public et quatre heures de colle. Par solidarité, les trois autres réclamèrent de subir le même châtiment, que le fonctionnaire se fit un plaisir de leur accorder.

Le 5 juin de cette année-là, un syndicat décida d'une grève dure des correcteurs du bac. Pas de corrigé, pas de bac ! L'Éducation nationale fit ce qu'elle sait faire dans un cas pareil : elle céda à toutes les revendications des profs. Et comme la négociation traîna jusqu'au mois de juillet, les élèves furent convoqués pour un vague examen oral. C'est ainsi que les « 4i » devinrent quatre bacheliers proches de l'ignorance totale des programmes scolaires de terminale, mais très fiers néanmoins de leurs lauriers.

Comme ses trois coéquipiers, Aristide avait eu, après cette « épreuve », envie de choisir une voie ouvrant sur un métier passionnant. Ils rêvaient tous d'une activité professionnelle dans laquelle ils n'auraient « aucun chef sur le dos », mais la liste qu'ils avaient établie se révéla trop courte : marin spécialisé dans la course en solitaire, vendeur de muguet à la sauvette, spectateur sur les plateaux des émissions de télé. Pour bâtir un avenir rutilant, c'était peu.

Dès lors, leurs ambitions se réduisirent rapidement à une priorité unique : être ensemble, dans la même filière universitaire. L'enseignement « Histoire de l'Art », peu fréquenté, fit l'affaire. Évidemment, ils ne participèrent à aucun travail homologué. Leur connaissance de la fac se limita à celle du bureau des inscriptions. *L'Incompétent* estima spirituel de faire adhérer ses amis à l'unique association digne de leurs intentions burlesques : celle des « Étudiants branleurs ». Ils ne trouvèrent pas mieux pour exprimer leur amertume d'adolescents mal finis.

En fin de première année, les « *4i* » empruntèrent des chemins différents sans se perdre de vue pour autant. Germain préparait le voyage en Inde dont il rêvait, Paul courait les banques pour trouver l'argent qui lui permettrait de lancer sa start-up, et Armel frappait aux portes pour obtenir des petits cachets d'animateur de supermarché ou des contrats de doublure dans des dessins animés.

Aristide fut le seul à poursuivre des études supérieures en se réorientant vers une filière littéraire. Il faut dire que l'idée d'écrire le manuscrit du siècle l'obsédait.

Lorsque les « *4i* » tiennent une réunion au Liberty, Aristide se débrouille pour arriver le dernier. C'est ainsi qu'il aime asseoir son autorité intellectuelle sur ses copains. Il lui plaît que ses interlocuteurs s'inquiètent de son absence éventuelle. Mais ce 21 juin au soir, c'est Armel qui est en retard.

Lorsqu'il apparaît enfin, il annonce, comme s'il s'agit d'une excuse, qu'il vient de s'acheter une superbe moto. « *Rouge !* » annonce-t-il fièrement, comme si la couleur de l'engin pouvait ajouter du cachet à l'objet de son achat. Un peu surpris de cette entrée, les autres le félicitent, même s'ils ne voient pas le rapport de cette acquisition avec son retard.

La nuit de la musique peut commencer ; elle sera belle pour tout le monde.

Mardi 21 juin 2016, 22 heures

Pendant qu'Aristide Sorbin se prépare à sortir de chez lui, un peu partout dans la capitale, d'autres Parisiens s'apprêtent à en faire de même.

Le député Victor Lianès vient de prendre une douche après avoir abondamment transpiré sous la conduite de Julien, son coach personnel. À 61 ans, il met un point d'honneur à cultiver une forme physique acceptable, d'abord parce qu'il se sent mieux après l'effort, ensuite parce qu'il veut ne pas décevoir sa maîtresse Juliette, de vingt ans sa cadette. Ce soir, il est contrarié. Il ne l'emmènera pas vagabonder dans les rues pour célébrer la Fête de la musique comme prévu, puisque sa femme Micheline a débarqué du Sud dans la matinée. Victor a promis à Juliette de rattraper son manquement à l'occasion des manifestations du 14 Juillet.

Victor Lianès s'est fait élire député de la 2^e circonscription du Cantal lors d'une législative partielle. Personne ne sait s'il a une vraie connaissance du pays dont il assure la représentation, mais l'essentiel n'est pas là. C'est un homme très riche, propriétaire de quatre cabinets vétérinaires réputés dans la capitale. Ses salles d'attente ne désemplissent pas. Pour soigner *minet* ou *toutou*, les bobos parisiens ne regardent pas à la dépense. Victor dispose aussi de quelques affaires fiscalement dissimulées à l'étranger, ce qu'il nie avec la plus grande énergie.

Sa qualité de vétérinaire rassure les paysans du terroir cantalou. Une fois par mois, il passe une journée dans le département, il serre quelques mains sur un marché, distribue une ou deux subventions bien ciblées, puis reprend le train du soir pour la capitale. Il n'ose tout de même pas proposer la création d'une ligne aérienne entre Aurillac et Orly.

Politiquement, il est rattaché à un parti du centre. Il professe souvent que l'opposition droite-gauche est dépassée et que l'on doit prendre les bonnes idées là où elles se trouvent. Il n'est pas sûr de ce qu'il avance, mais peu importe, ses discours sont toujours lénifiants. Ils lui donnent l'air d'un sage, soucieux de l'unité nationale. Il s'est spécialisé dans la protection des animaux. C'est d'autant plus facile que tous ses collègues sont d'accord : les animaux sont des

êtres dotés de sensibilité. La question suscite peu de débats ; les parlementaires préfèrent s'écharper sur des problèmes budgétaires ou de santé publique qui sont beaucoup plus gratifiants sur le plan électoral. Son domaine d'action ne lui occasionne pas beaucoup de travail, sauf lorsqu'une association débusque un scandale de maltraitance dans un abattoir. Il lui suffit alors de poser une question indignée au ministre de l'Agriculture, qui s'indigne aussi et qui répond que ses services font une enquête. Au pire, il ferme l'établissement.

La circonscription de Victor est à l'abri de tous les extrémismes. A priori, l'année prochaine, sa réélection devrait être une formalité. Son activité politique ne dérange personne. Il n'a pas de grands projets pour l'avenir du pays. Il laisse ce genre de réflexions aux penseurs dont il exècre la prétention. Lorsqu'il s'agit de faire un discours, il a développé un art consommé de la langue de bois. Certains persifleurs ajoutent : de la langue de bois précieux. Il a fait réaliser un dictionnaire de citations d'hommes célèbres pour faire croire qu'il a des références culturelles.

Son goût pour l'inaction le prédestine au plus prestigieux des avènements : Victor Lianès rêve de décrocher un portefeuille au sein du gouvernement. En privé, il ne se prive pas de dézinguer les politiciens en place, ce qui a le don d'exciter les journalistes. En plus, il ne veut pas se contenter d'un strapontin comme un secrétariat d'État chargé de la culture du bégonia ! Il se sent plutôt au ministère des Finances : celui qui tient les cordons de la bourse, c'est le vrai chef, pense-t-il ! À défaut, il accepterait le ministère de la Culture : il estime que le poste est idéal pour se faire valoir et pour envisager de franchir une marche encore plus haute. Il serait invité au Festival de Cannes et partout où les journalistes se pressent. Être vu, c'est le premier des commandements d'un bon carriériste politique.

En un mot, Victor est certain d'arriver au pouvoir. Il suffit de ne pas faire de vagues et d'adopter les idées qui dominent son temps, quitte à en changer lorsque les médias ou les philosophes à la mode le décident. Il craint surtout qu'un journaliste trop curieux mette son nez dans ses affaires. Il a positionné des hommes de paille, des sociétés-écrans qui sont supposées assurer sa tranquillité financière et fiscale. Ses immeubles sont au nom de sa femme ou de ses enfants. En dispersant sa fortune, il estime avoir pris le maximum de précautions.

La plupart du temps, Micheline, l'épouse de Victor, habite dans une villa de quinze pièces dans le Var. Victor l'a fait construire sur l'Estérel, avec vue sur un

décor méditerranéen superbe. Lorsque Micheline vient à Paris, Victor la sort dans des lieux somptueux, lui achète quelques colifichets d'un prix monstrueux, puis elle repart dans le Sud pour vivre sa vie. Aucun des deux ne cherche à connaître les fréquentations de l'autre. Tout le monde est content.

Il a fait deux enfants, qui ont plus de vingt ans désormais. Louis étudie le management à Harvard, Jeanne l'Histoire à Montréal. Ou inversement, il confond souvent. Victor a payé ce qu'il convient pour leur assurer le même avenir que lui. Il leur a livré la clé du succès : éviter de penser et ne pas investir dans des projets innovants, donc risqués.

Le député entretient une maîtresse à temps partiel, Juliette Cicéron. Pour lui, c'est une sorte d'obligation liée à la fonction parlementaire depuis les débuts de la République. Un peu comme la voiture qui le transporte. Mais il estime avoir de la chance : Juliette et lui se plaisent. Enfin... c'est ce qu'il croit.

Lorsqu'il parviendra au niveau auquel il prétend, il divorcera de Micheline après avoir assuré son avenir. Puis il épousera Juliette. Ce genre de valse des conjoints est désormais admise et même enviée : plusieurs présidents ont montré la voie. Victor ne se sent pas coupable. Pour lui, il y a un rapport évident entre pouvoir et sexualité.

La progression de la femme dans la société et du respect qui lui est dû échappe complètement au député Lianès. Juliette est décorative et peu exigeante, c'est tout ce qu'il est capable d'attendre d'une femme. En plus, elle est intelligente et cultivée. Il sait que beaucoup de politiciens ne peuvent en dire autant. C'est une fonctionnaire à laquelle la rumeur prédit un grand avenir. Présentement, elle occupe un poste important dans le cabinet du ministre de la Santé. Victor Lianès lui trouve deux avantages rares chez une maîtresse. D'abord, elle n'est pas envahissante : elle le mobilise un ou deux soirs par semaine au maximum. Ensuite, elle a un vrai charme qui n'a rien de factice. C'est le genre de jeune femme moderne « qui a réussi » : talons aiguilles, démarche déterminée, silhouette harmonieuse, chevelure douce et soyeuse qui ondule gracieusement au rythme de ses pas, bouche rouge et regard pointu. On la dit « *dynamique* », comme tous ceux qui savent attirer l'attention et occuper l'espace autour d'eux.

Victor n'irait pas jusqu'à dire qu'il l'aime, mais il « l'aime bien ». Il adore surtout l'écouter et la couvrir d'attentions. Juliette en abuse un peu, mais c'est la règle du jeu. Il s'amuse de ses petits caprices, comme un grand-père qui ne peut

s'empêcher de céder à ses petits-enfants.

Juliette n'a qu'un point faible : sa sœur jumelle Odette qui crée du souci à tout le monde.

En résumé, en l'attente de plus hautes destinées, la vie du député Lianès était organisée, équilibrée et presque heureuse. Jusqu'au 2 juin 2016.

Ce jour-là, un juge du Parquet national financier a avalé son petit-déjeuner de travers. Il s'aperçut que la déclaration de patrimoine du député Lianès souffrait d'une légère lacune, puisque ses parts dans une chaîne d'hôtels espagnols du bord de mer ne figuraient pas dans son dossier. En plus, ledit juge toussa fortement lorsqu'on lui rapporta que les cabinets du vétérinaire avaient bénéficié de larges subventions du ministère de l'Agriculture. On était en plein conflit d'intérêts. Une audition s'imposait.

Mais Victor n'est pas inquiet. Il dispose d'un bataillon d'avocats capables de faire traîner le dossier suffisamment longtemps pour qu'il n'en reste rien. C'est la raison pour laquelle, ce premier jour de l'été, il est guilleret et prêt à se montrer charmant avec son épouse légitime.

Mardi 21 juin 2016, 22 h 30

Un son discret oblige Juliette Cicéron à consulter ses SMS : ce soir, elle ne sortira pas pour arpenter la Fête de la musique avec Victor, mais il promet qu'elle pourra l'accompagner à une soirée de l'Élysée. Pour cause d'économie budgétaire, le président ne fera rien d'extraordinaire pour le 14 Juillet, mais une petite réunion festive est organisée pour célébrer le Championnat d'Europe de Foot qui agite le gotha sportif depuis quelques jours.

Lors de cette manifestation, Victor a promis de la présenter au président ; ce sera une occasion à ne pas manquer. Pour Juliette, les mondanités font partie de son job, elle n'aime pas tellement ça, mais quand on travaille dans le cabinet d'un membre éminent du gouvernement, c'est un passage obligé. En l'occurrence, ce sera plutôt amusant. Son ministre de tutelle sera furieux : il croira qu'elle a l'oreille du président, ce qui aura pour conséquence qu'il ne pourra plus lui refiler les corvées qui l'ennuient.

Juliette a choisi le député Victor Lianès comme amant. Dans le monde qu'elle fréquente, un « parrainage » politique est nécessaire à la bonne conduite de sa carrière. Certes, on peut lui reprocher le caractère « utilitaire » de leur liaison, mais elle pense qu'elle n'est pas mal tombée. Victor n'est pas plus exigeant qu'elle. Il se montre élégant. Avec lui, elle se sent rassurée ; elle peut paraître sans gêne à son bras. Le Tout-Paris connaît leur relation, la femme de Victor aussi, Juliette s'en fiche. Les protagonistes vivent une sorte de paix implicite qui contente tout le monde.

Juliette Cicéron a suivi des études classiques et brillantes : Sciences Po, ENA, Harvard. Conformément au fonctionnement élitiste de la république, il est donc logique de la retrouver à plus de 40 ans dans un cabinet ministériel où ses avis sont écoutés, même si son ministre abuse de sa disponibilité. En plus, son patronyme attire l'attention autant que son physique.

Elle est consciente depuis longtemps qu'elle plaît aux êtres des deux sexes. La plupart d'entre eux ne se cachent pas beaucoup pour fantasmer sur sa silhouette

harmonieuse et ses longues jambes dès qu'elle a le dos tourné. Son visage parfaitement ovale est encadré d'une chevelure auburn, mi-longue. Elle parle d'une voix d'hôtesse de l'air, à la fois douce et ferme.

Elle joue sur deux tableaux. Elle sait se faire lointaine et réservée, mais lorsqu'elle a décidé de séduire, elle sait pencher la tête de façon à ce que les ondulations de sa coiffure fassent leur effet. Devant les hommes, ses yeux verts aux paupières joliment maquillées produisent deux conséquences contraires : soit ils impressionnent ses contradicteurs, soit ils les excitent. Dans les deux cas, elle prend l'avantage dans le dialogue.

Elle a donc du charme, beaucoup de charme, mais elle n'en abuse pas. Lorsqu'un collègue entreprend des manœuvres de rapprochement physique, elle le remet en place avec diplomatie. Dans certains cas, ça n'a pas suffi : elle a été obligée de menacer un attaché parlementaire d'une plainte pour harcèlement sexuel. Par les temps qui courent, une telle dénonciation est une arme nucléaire capable d'anéantir n'importe quelle carrière.

Sa relation avec le député Lianès étonne ceux qui ne connaissent pas les usages de la *high society*. Les mauvaises langues daubent sur leur différence d'âge. Elles prétendent que Juliette est surtout motivée par la fortune de l'ancien vétérinaire. En fait, elle n'ignore pas que Lianès est un homme riche. C'est un atout supplémentaire agréable, mais pas déterminant. Quant aux ambitions de son député, elle considère qu'elles sont aussi légitimes que celles des autres. Bien sûr, elle n'est pas à l'abri de remarques jalouses ou malveillantes, mais elle a l'habitude de les négliger. Elle voit en Victor Lianès un homme doux, respectueux et reposant, capable de la conseiller utilement lorsqu'elle se pose des questions. Juliette se sait experte dans les domaines qu'elle a étudiés, mais elle estime que les avis politiques d'un homme expérimenté comme Victor sont précieux. En réalité, elle compte surtout sur son appui politique en cas de coup dur pour sa carrière. En plus, sa relation apaisée avec son député lui évite les affres et les vicissitudes du jeu de la séduction avec un collègue de son âge. En un mot, Victor suffit à satisfaire son mince appétit sensuel. Enfin... jusqu'à ce jour.

En résumé, tous ceux qui la connaissent le savent : Juliette nourrit surtout l'ambition d'une belle carrière de fonctionnaire, et Victor Lianès lui sert de marchepied. Lorsqu'elle quittera le cabinet du ministre de la Santé, on la « recasera » comme directrice d'une agence publique, c'est la tradition. Argent,

pouvoir, considération, Juliette en raffole. Parfois, elle se pense égoïste : elle se reproche de vouloir tout, pour elle toute seule. Mais elle sait aussi se déculpabiliser. Après tout, elle est une travailleuse acharnée, dévouée au service de son pays. Elle a et elle aura ce qu'elle a mérité d'avoir. Quand on a été éduquée à Saint-Laurent-sur-Gorre, obscure commune du Limousin, et qu'on a eu le courage de s'élever très haut dans la hiérarchie sociale, on doit être respectée.

Sa vie quotidienne ressemble à celle de nombreuses femmes de son âge et de sa condition professionnelle. Toujours entre deux réunions, deux rendez-vous, deux avions, elle n'a jamais le temps de rien. Être « surbooké », c'est une sorte d'obligation quand on occupe les postes analogues à celui de Juliette. Grâce à sa vivacité et à son entregent, elle réussit néanmoins à dénouer des situations embrouillées et le ministre la félicite souvent pour son sens de la diplomatie. Elle a su très tôt se rendre indispensable.

La contrepartie, c'est qu'elle a abandonné toute prétention à la maternité. Les enfants ne l'intéressent pas beaucoup ; les gamins, ce sont des machines à bousiller une vie ambitieuse. Pour autant, Juliette est une fille de devoir qui trouve, à une périodicité convenable, le temps de rendre visite à sa mère Adèle, retraitée dans la Creuse. Elle en profite pour se recueillir sur la tombe de son père qui est le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Remplir ses obligations filiales pour que personne ne lui fasse le reproche de l'indifférence, c'est l'une de ses obsessions. Elle veut grimper très haut, mais elle tient à « faire propre ». C'est une femme scrupuleuse dans son travail comme dans le respect des traditions familiales.

Son talon d'Achille, elle le connaît : sa sœur jumelle Odette qui ne cesse de lui créer des difficultés. Depuis leur enfance, son insouciance, ses fréquentations louches, sa nymphomanie, sa voracité pour tout ce qui brille et en particulier l'argent mal gagné, tout oppose diamétralement Odette au tempérament réfléchi de Juliette. Odette brûle l'existence par tous les bouts. Sa jeunesse anonyme et médiocre au fin fond d'une campagne perdue l'a profondément frustrée ; cette existence-là, elle l'a méprisée. Elle ne s'est jamais investie dans ses études ; à l'école, elle ne rêvait que d'une vie exaltante, luxueuse et paresseuse. Tout effort intellectuel l'a toujours rebutée. Seule la capitale pouvait lui offrir une réalisation d'elle-même brillante et insouciance.

La mère des jumelles, très fière de la réussite de l'une, n'a jamais pu se

satisfaire de l'existence médiocre de l'autre. De guerre lasse, en 1997, elle a laissé ses filles s'installer à Paris, après avoir fait jurer à Juliette de surveiller les excès de sa sœur.

La tâche s'est révélée ardue. Odette s'est distinguée dans des affaires plus ou moins louches. Elle a le plus grand mal à distinguer ce qui est légal de ce qui est frauduleux. Son seul critère d'action, c'est son plaisir. Juliette est intervenue à plusieurs reprises pour la tirer des griffes de la justice et de la police. Pire, elle a été obligée de demander l'aide de Victor pour étouffer les frasques les plus graves de sa sœur. Odette ne recule devant aucune manœuvre ; elle abuse largement de son charme pour séduire de riches prétendants qu'elle abandonne sans vergogne, après leur avoir fait payer chèrement leur relation. Chaque fois, Juliette doit s'employer pour calmer des avocats, des médecins, des enseignants qui menacent Odette de terribles supplices financiers ou judiciaires et éventuellement physiques. Selon Odette, ce n'est pas très difficile de les obliger à se taire, puisque la plupart d'entre eux sont des fraudeurs fiscaux de haut vol. À défaut, elle se fait fort de leur trouver des points faibles inviolables.

Après chacune de ses incartades, Juliette chapitrait sa sœur qui fait acte de contrition avec une bonne dose d'hypocrisie, puisqu'elle retombe dans les mêmes errements à la première occasion. L'intenable Odette exploite sans vergogne la patience et l'affection de la sage Juliette.

Dans les salons de la capitale, on n'a jamais connu des jumelles aussi dissemblables.

Mardi 21 juin 2016, 22 h 40

Sur son smartphone, Odette ouvre une application et vire Georges de la liste de ses prétendants. Le système efface toutes les traces du condamné dans le même mouvement : photos, mail, adresse, mensurations, etc. Elle n'aurait jamais dû jeter son dévolu sur ce chirurgien. Il n'a jamais le temps de rien ! Il accorde plus d'attention à ses patients qu'à elle-même ! Résultat : le soir de la Fête de la musique, elle se retrouve seule à cause d'une opération urgente et imprévue !

Tous ses autres mecs sont déjà réservés. Odette n'a plus qu'une solution viable : déranger Robert. Elle est certaine qu'il sera seul aussi, pour la bonne raison que Robert est *toujours seul*. Aucune femme ne veut sortir avec Robert ; il est d'un ennui et d'une prétention épouvantables, et il ne le sait pas. Pour Odette, Robert présente cependant deux avantages : le premier, c'est qu'il est l'héritier des confitures Ramoin et qu'il est donc pourri de fric ; le second, c'est qu'il a un prénom aussi ringard que le sien.

Ce soir, elle se contentera de Robert. Il se croira sûrement investi du titre de premier courtisan, ce qui le flattera. Un petit cadeau de sa part ne sera pas exclu. Au besoin, elle le réclamera. Et à la fin, elle se moquera de lui sans vergogne.

Odette jouit de la vie avec une jubilation morbide.

Odette en veut à ses parents et au reste de l'humanité. Le premier de ses ressentiments concerne le choix de ce prénom qui vient de l'influence d'une vieille tante qu'elle n'a jamais connue. Dès son plus jeune âge, elle a jaloué sa sœur Juliette qui, elle, a été baptisée d'un prénom moderne et très romantique. Du coup, Odette estime qu'il était plus facile pour sa sœur d'être la plus brillante.

Pour la famille, Juliette est la « bonne » jumelle, celle des deux qui a « réussi ». Elle a tout bon : sa tenue, ses études, son job, son compte en banque, son élégance naturelle, son goût artistique (quoique discutable)... Odette, c'est l'autre. Celle qui n'a causé que des soucis à ses parents. Celle qui « s'en fout », comme disait leur mère. Les jours d'engueulade, cette dernière était encore plus

précise : « Odette se fout de tout. » En effet, Odette n'a jamais eu le moindre respect pour l'école, les convenances, la bien-pensance... Elle a bien l'intention de n'accepter aucune contrainte de la vie, ni de n'importe quoi ou de n'importe qui. Les ordres, c'est elle qui les donne. Toutes et tous doivent se plier à son plaisir. À vingt-deux ans, quand les deux sœurs quittèrent le giron familial et provincial, leur maman eut un peu honte, mais elle ressentit un certain soulagement de voir Odette s'éloigner. Elle crut bénéficier d'une tranquillité bien méritée, mais l'instinct maternel reprit vite le dessus. Aujourd'hui, la mère des jumelles se fait encore un sang d'encre pour ses enfants, surtout pour Odette.

L'installation à Paris sonna comme l'heure de la libération pour Odette, la fille peu sage, alors que pour Juliette, ce fut plutôt le début de la conquête professionnelle. Très tôt, Odette s'aperçut qu'elle pouvait tirer parti de son physique. On devrait parler de *leur* physique, puisque c'est la seule chose qu'elle a toujours partagée avec sa sœur.

Depuis son arrivée dans la capitale, elle enchaîne les « rencontres ». Le degré de moralité de son partenaire la laisse indifférente, seuls comptent le niveau de ses actifs financiers et le brio de son apparence. En clair, Odette s'amuse et se moque des hommes qui croisent son chemin. Elle les met à genoux physiquement et financièrement avec une certaine jubilation. Puis elle se lasse.

Lorsque l'évincé se fâche, elle s'abrite derrière Juliette, à laquelle elle rappelle sans vergogne le serment de soutien familial qu'elle a prononcé devant sa mère. De manière générale, Odette ne se prive jamais d'exploiter à son profit les scrupules de sa jumelle. Elle a compris dès l'adolescence que Juliette (malgré son carriérisme) a, bien ancrées en elle, les valeurs traditionnelles de sororité. Pour Juliette, Odette est une chipie, voire une garce, mais c'est sa frangine. Son devoir est donc de la secourir en toute occasion. Juliette a toujours été là pour justifier les sorties interdites de sa sœur lorsqu'elles étaient mineures ; elle est encore présente pour calmer les amants qu'elle escroque à l'âge adulte. Certes, après chaque incartade, Juliette se livre à une explication de gravure qui tourne à la leçon de morale. Odette pleure abondamment, jure qu'elle rentrera dans les clous, promet n'importe quoi, jusqu'au prochain esclandre.

Sur le plan professionnel, Odette a depuis longtemps abandonné le projet d'occuper un job rémunéré ; elle a refusé toute formation qui aurait pu la destiner à un métier homologué. La seule idée « d'aller au boulot » lui fait horreur. Pour elle, pénétrer dans une agence pour l'emploi est une sorte de

reniement existentiel.

Sa spécialité est la filouterie sentimentale et financière. Enfin... c'est Juliette qui nomme ainsi son moyen de subsistance. Odette, elle, se voit plutôt comme chef d'entreprise. Elle permet à des personnages bien placés socialement de se sentir valorisés par la présence d'une femme plus que charmante. Certains ne comprennent pas et la prennent pour une escort-girl, voire pour une dame de petite vertu : elle les quitte alors sans préavis, trouvant cette confusion insultante et inadmissible. Elle explique ainsi la différence entre son activité et celle d'une vulgaire prostituée :

— D'abord, je n'ai pas de « clients » : je fais des « rencontres ». Ensuite, il s'agit non pas d'une prestation de ma part, mais d'un échange de services : l'homme tire parti de ma présence à ses côtés ; moi, je tire des avantages (de manière plus ou moins légale) de sa fréquentation. Surtout des bénéfices financiers, accompagnés de compensations physiques uniquement quand je le veux. J'interdis qu'on me parle de « tarifs ».

Juliette a du mal à admettre ce fonctionnement. Mais elle intervient, ou mieux encore, fait intervenir des personnages haut placés dès que l'une des « rencontres » de sa sœur a le front de se plaindre devant la justice ou la police.

Au-delà de sa nymphomanie, Odette est une femme orgueilleuse, narcissique et, en plus, cupide. Tout ce qui ne lui rapporte rien l'ennuie copieusement. Les règles de droit, en particulier, l'importunent gravement. Elle n'a aucun respect pour la limite entre vol et cadeau, entre ce qui est interdit et ce qui est légal. Franchir les limites de l'admissible l'excite. De surcroît, tous ceux qui ne se confondent pas d'admiration pour sa personne et son tempérament sont des pauvres minables, tout juste bons à se faire manipuler et dépouiller si leur niveau de vie l'intéresse.

Sa seule ambition se résume à vivre aux crochets de ceux qu'elle surnomme ses « gogos ». La triste réalité oblige à constater qu'elle y parvient : Odette se complaît dans l'immoralité, mais aussi dans le luxe. Elle n'a jamais connu le souci de devoir financer ses voyages, bijoux, vêtements... Évidemment, elle flambe l'argent qu'elle extorque à ses victimes... Elle jouit, large et recommence quand le prétendant précédent a cessé de la faire rire ou quand il a le culot de parler de fric.

C'est ainsi qu'Odette a vécu jusqu'à l'accident de la moto rouge.

Dimanche 3 juillet 2016, 15 h 10

Un ciel bleu et une chaleur tiède règnent sur la capitale. Rue de Rivoli, les touristes, appareil photographique en bandoulière, musardent, le nez en l'air. Les uns et les autres se tiennent par la main ou par la taille. Les hommes, en chemises bariolées à manches courtes, montrent leurs avant-bras velus et leur abdomen proéminent. Les femmes, robes légères autour de leurs jambes nues, déambulent avec élégance ou exubérance pour les plus jeunes. Des lunettes de soleil brillent à leur front. Sous les arcades, on papote, on rit, on piétine, on désigne du doigt des détails dans les vitrines. Les hommes discutent de l'Euro de foot. Des drapeaux tricolores flottent : la France est favorite ! Bref... chacun se détend dans l'insouciance de l'été. La capitale se décontracte.

Les premiers estivants parisiens ont déserté les rues. Partout, la circulation est devenue fluide. Le long du Jardin des Tuileries, l'asphalte de la chaussée luit. Quelques décapotables colorées surgissent en pétaradant ; elles découvrent des cheveux au vent et des coudes bronzés aux portières.

Dans le trafic, un jeune homme fier de lui roule : Armel Clin teste le « scooter » qu'il s'est acheté quelques jours plus tôt après avoir économisé sur ses premiers cachets. Il a décroché quelques minuscules contrats pour des spectacles provinciaux dans lesquels il imite des vedettes en chantant des pastiches de sa composition. Ce n'est pas mal, lui a-t-on dit, mais pour accéder à la scène parisienne, les spécialistes lui ont fait comprendre qu'il y avait encore du boulot. Armel n'a pas renoncé pour autant.

En fait, son scooter, c'est plutôt une petite moto de couleur rouge. Il l'a voulue électrique, en vertu de ses convictions écologiques. Le vendeur lui a certifié qu'elle équivalait à une 125 centimètres cubes thermique. Pas de quoi faire de hautes performances, mais certainement d'agréables balades. Il a dû passer son permis A1, mais il s'est acquitté facilement de cette formalité.

La faible densité de véhicules incite Armel à pousser la puissance du sien. Heureux comme un gamin, il a envie de chanter et ne s'en prive pas. Du vent, de la vitesse, une sensation de glisse, il n'y a rien de mieux pour donner des frissons

à n'importe quel apprenti motard. Il entonne à pleine voix un tube de Johnny Hallyday en abordant l'une des plus prestigieuses artères de la capitale. Une journée comme celle-ci, de telles sensations donnent l'impression du bonheur.

Rue de Rivoli, alors qu'il roule sagement à droite, une jeune femme descend soudainement du trottoir et se lance sur la chaussée sans précaution. Il dévie sa trajectoire *in extremis*, mais l'accrochage est inévitable, furtif et léger. Plus tard, il parlera d'un frôlement accentué plutôt que d'un choc. Toujours est-il que le motocycliste ne peut pas ne pas avoir remarqué l'incident. Il a fait faire un petit écart à sa machine, puis il a rétabli son équilibre et a poursuivi son chemin.

Dimanche 3 juillet 2016, 15 h 11

Juliette presse le pas en direction du rendez-vous qu'elle a fixé à Odette. Elle sait que sa sœur ne supporte pas d'attendre les autres : elle est capable de ficher le camp au moindre retard. Il a été décidé qu'elles se retrouvent au Jardin des Tuileries. Juliette prévoit une discussion rude, comme chaque fois qu'il convient d'expliquer les règles de la vie en société à sa sœur.

Un nouvel épisode de conflit a éclaté entre elles. Cet été, Odette se refuse obstinément à rendre visite à sa mère à Saint-Laurent-sur-Gorre. Juliette va insister lourdement pour qu'elle se conduise avec respect envers sa famille, mais elle ne se fait guère d'illusions. Sa jumelle l'enverra sûrement promener. Juliette aura alors la maigre satisfaction de se dire qu'elle aura fait son devoir en rappelant le sien à sa sœur.

Bien qu'elle s'attende à une explication musclée, Juliette a le cœur léger. Victor a tenu sa promesse : l'avant-veille, elle a été présentée au président de la République à l'occasion d'un brunch organisé pour fêter le Championnat d'Europe de foot. Elle a appris à cette occasion que les traditionnelles garden-parties du 14 Juillet seront supprimées parce que trop chères ! Par les temps qui courent, le pouvoir donne dans la modestie.

Très en beauté dans une robe de satin noir et blanc, elle s'était inclinée avec élégance devant le chef de l'État. Elle s'était débrouillée pour avoir un teint hâlé, astuce qui – elle le savait depuis longtemps – lui assurait un véritable triomphe dans les regards des hommes. Le président s'était légèrement penché vers elle et avait tenu sa main avec un empressement peu protocolaire. Il lui avait dit qu'il connaissait son travail auprès du ministre de la Santé et qu'il était attentif à ses avis. Victor plastronnait en surveillant l'effet que la rencontre produisait sur les attitudes jalouses des envieux qui les entouraient. Au loin, Dugin, le ministre de tutelle de Juliette, mastiquait un petit four tout en observant la scène avec agacement. Il ne faudrait pas que le président oublie que c'est lui, le ministre.

En débouchant sur la rue de Rivoli, Juliette aperçoit Odette sur le trottoir

opposé. Au moment où sa sœur met le pied sur la chaussée pour la rejoindre, Juliette se fige de terreur. La moto rouge jaillit. Dans la seconde suivante, Odette se retrouve à terre. Juliette hurle en se précipitant dans l'attroupement qui commence à se former. Elle doit jouer des coudes pour parvenir à la victime. Odette se relève sans mal, souriante, en époussetant ses vêtements. Elle se répand en remerciements et en propos rassurants auprès des passants qui l'aident à se remettre debout. À cet instant, Juliette se rend compte qu'elle a eu peur pour sa sœur, malgré tout ce qui les sépare :

— Odette ! Ce type est un danger public ! Il ne s'est même pas arrêté !

Autour d'elle, les badauds hochent la tête d'un air indigné.

— Il faut porter plainte ! Allons au commissariat !

Les témoins approuvent bruyamment les propos de Juliette : si les forces de l'ordre s'en mêlent, le coupable sera châtié, c'est certain ! Odette tempère cette excitation :

— Je n'ai rien du tout, Juliette. Ce n'est pas la peine d'en faire un plat.

— Si tu n'y vas pas, moi, j'y vais.

Odette cède et emboîte le pas de Juliette jusqu'au commissariat le plus proche.

Le policier de permanence – qui rêvait probablement d'un autre week-end – se paye leur tête, ce qui ne fait qu'énervier un peu plus Juliette. Elles n'ont aucune blessure à montrer, elles ne connaissent pas le numéro de la moto, elles n'ont aucun témoin pour appuyer leur déposition. Sous l'œil goguenard d'Odette et vaincue par l'arrogance du fonctionnaire de service, Juliette doit se contenter de déposer une main-courante, c'est-à-dire une sorte de signalement sans suite prévisible.

En sortant du commissariat, les deux femmes sont muettes : Odette savoure et Juliette rumine.

Juliette est d'autant plus agacée qu'elle est venue au rendez-vous avec sa sœur

avec des intentions pacifiques, presque amicales. Mais avec Odette, les situations les plus simples tournent toujours à l'aigre ou au grotesque. Cet accident n'est peut-être pas de sa faute, mais on dirait qu'elle ne manque aucune occasion pour se faire remarquer. Lorsque les passants ont accouru autour d'elle, Juliette a eu l'impression que sa sœur jouissait d'une sorte de succès théâtral : enfin on l'entourait en s'inquiétant pour sa santé !

En sortant du commissariat, Odette observe sa sœur d'un sourire narquois. Elle a échappé à ses reproches. Momentanément. Échaudée par l'accueil du policier, Juliette pousse sans complaisance sa sœur dans le premier bistrot venu. Elle est furieuse, il faut que sa rancœur sorte. Odette s'apprête à encaisser la crise de nerfs de sa jumelle. C'est le schéma habituel de leur relation. Il n'y a donc pas de quoi s'inquiéter, même si Juliette ouvre les hostilités sans ménagement :

— Odette, j'en ai ras le bol de ton comportement !

Juliette reproche à sa sœur de n'avoir aucun respect pour sa mère. En plus, Odette se fait remarquer avec les pattes en l'air en pleine rue. Les deux reproches n'ont rien à voir l'un avec l'autre, mais quand Juliette commence à secouer Odette, toutes ses rancunes accumulées défilent dans un désordre rageur.

Les deux sœurs n'en sont pas à leur première dispute. Comme d'habitude, Odette attend que Juliette achève son réquisitoire, avec un léger sourire ironique sur les lèvres, ce qui ne manque pas d'exaspérer son accusatrice :

— Et ça te faire rire, ce que je te raconte ?

— Écoute, Juliette, pour l'accident, je te répète qu'il n'y a rien de grave et puis ce n'est tout de même pas de ma faute si ce type fonçait sans regarder. Et pour la visite chez maman cet été, rien ne presse. Tu sais parfaitement qu'elle ne brûle pas de l'envie de me voir.

— C'est faux, Odette ! Elle serait ravie de nous avoir toutes les deux. Je te propose d'aller ensemble à Saint-Laurent. Deux semaines en août.

Odette soupire longuement :

— Deux semaines... Pff... On va s'emmerder à mourir, Juliette. Il n'y a rien à faire là-bas. C'est un trou ! La vie est tellement plus amusante à Paris !

— Huit jours, Odette ! C'est mon dernier prix !

Leurs empoignades se terminent toujours de la même manière. Juliette y entre dans tous ses états, bien décidée à mettre les choses au point, mais elle en repart furibonde, avec l'impression que sa sœur s'est jouée d'elle, en emportant un compromis foireux. Quant à Odette, elle goûte avec jubilation ce genre de conflit. D'une part, les explications de gravure de Juliette sont gratinées, mais c'est aussi le signe qu'elle se préoccupe d'elle ; d'autre part, elle adore provoquer sa sœur et lui tenir tête pour prouver son indépendance d'esprit. Dans les deux cas, Odette estime sortir victorieuse de leurs disputes.

Lorsque les deux filles quittent le bar, elles sont apparemment calmées : l'une parce qu'elle a passé le savon que l'autre mérite, la seconde parce que cette nouvelle démonstration de sororité la conforte dans le plaisir qu'elle éprouve à transgresser toutes les règles que sa sœur essaie de lui infliger.

Dimanche 3 juillet 2016, 16 h 30

Lorsque Armel revient chez lui, il sort de son inconscience. La vérité nue et impitoyable jaillit dans son cerveau : il vient de provoquer un accident, peut-être sanglant... et il ne s'est pas arrêté. En repensant au moment du choc, il se souvient avoir entendu un petit cri de la jeune femme. Un petit cri, très discret, mais un petit cri tout de même. Il s'est conduit comme un imbécile. L'anxiété le gagne peu à peu, jusqu'à confiner à l'angoisse.

Les secondes suivant l'incident lui semblent un espace de temps irréel. La situation lui commandait de s'arrêter pour prendre des nouvelles de la femme. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? À ce moment précis, une onde de crainte ou plutôt d'incompréhension, difficile à expliquer, lui avait parcouru le dos. Il venait de vider ses économies pour s'acheter l'engin dont il rêvait : c'était une jouissance quasi parfaite, un moment de plénitude intense. Avoir blessé une personne à cette occasion, c'était impossible. Une telle chose ne pouvait arriver. Elle n'était donc pas arrivée.

Ce genre de syllogisme ne peut concerner qu'un esprit déstabilisé, c'est justement le cas de celui d'Armel qui cherche déjà des justifications à son attitude.

Certes, un coup d'œil dans son rétroviseur lui avait montré une réalité dérangeante : un attroupement s'était formé autour de la jeune femme qui avait été projetée à terre et qui se relevait avec peine. Elle était vêtue d'une sorte de pull rouge léger et d'un pantalon noir. Mais il était déjà loin. Personne ne le suivait ; au pire, il pourrait prétendre n'avoir rien vu. C'était presque vrai.

Par contre, il est possible qu'un observateur de la scène, qu'il n'aurait pas remarqué, ait eu la présence d'esprit de noter son numéro. Dans ce cas, il lui sera facile de retrouver la moto rouge qui a heurté la victime et qui a accéléré juste après l'accrochage. Dans ces conditions, devant un juge, le doute n'existera pas : le délit pénal de fuite était constitué. La suite serait sans doute terrible.

En quittant le bar dans lequel elle s'est fait copieusement engueuler par sa sœur, Odette fait le point des événements.

Le coup de l'accident, ce n'était pas la première fois qu'elle l'avait joué, mais elle ne l'avait jamais tenté à pied contre un deux-roues. Quand elle a vu de loin glisser l'objet rutilant le long du trottoir, une intuition a jailli dans son esprit. La situation était idéale, une pulsion irrésistible l'a poussée à saisir l'occasion. Pour pouvoir s'acheter ce bel engin, le type devait être friqué. Odette venait justement de larguer un fils de notaire envahissant et tenace ; la « rencontre » avec l'homme à la moto survenait donc à pic. Elle était très risquée, mais Odette avait des habitudes sportives : elle saurait amortir le choc.

Le coup fut un peu plus rude qu'elle ne l'avait prévu, mais ses cours de judo que sa mère lui avait fait suivre dès ses onze ans lui servirent à tomber en accompagnant le mouvement. Le mal fut bénin. Elle fut assez satisfaite que l'incident ait attiré l'attention des passants sur elle. Être le centre d'intérêt d'une foule est une jouissance dont elle ne se lassait jamais.

Le problème, c'est qu'elle n'avait pas envisagé que le pilote poursuive sa course. Il est pourtant exclu qu'il ne se soit pas aperçu de l'accrochage. Il y a donc délit de fuite. Les gens qui l'ont aidée à se redresser étaient furieux contre le motocycliste. Le groupe admit que le conducteur était un jeune, et que les jeunes – c'était bien connu –, ça ne faisait attention à rien. Le second accroc au scénario d'Odette a relevé d'un concours de circonstances particulièrement malchanceux : au moment précis où elle s'est élancée sur la chaussée, Juliette l'attendait sur l'autre trottoir. Odette a dû supporter l'esclandre de sa sœur et la suivre au commissariat le plus proche. En plus, elle a été obligée d'encaisser sa mauvaise humeur dans un bistrot voisin ! Juliette lui gâchait la vie !

Au cours des jours suivants, Odette a l'impression que le monde entier se fiche de l'accident. Certes, il n'est pas grave, mais aucune de ses relations ne se préoccupe de son sort ! C'est ainsi : elle n'admet pas que l'on ne prenne pas soin d'elle avec empressement. Elle se trouve surtout contrariée par l'indifférence du garçon à la moto. Cependant, elle met cette indélicatesse sur le compte de la jeunesse du motard. Un homme mûr et bien élevé se serait arrêté pour s'inquiéter poliment de sa santé.

Elle rumine l'incident. Le motard ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé. Renverser une femme comme elle, ce n'est pas anodin. Elle en est certaine : quelque part dans la capitale, un gamin est en train de se rendre compte qu'il a fait une grosse bêtise avec son deux-roues. Malheureusement, personne n'ayant eu le réflexe de relever le numéro de l'engin, il va être difficile de le retrouver.

Pourtant, Odette croit à sa bonne étoile. Parfois, elle a des prémonitions qui lui permettent de survivre dans la faune parisienne. C'est sûr, elle ne sait pas comment, mais elle va revoir le motocycliste ; elle en a envie. Pire ! Quelque chose lui dit que c'est lui, torturé par le remords, qui va la recontacter. Selon Odette, les hommes sont des êtres essentiellement faibles ; ils ne sont pas capables de résister à leurs scrupules. Certains de sa connaissance sont même honnêtes ! Par conséquent, puisque le motard lui doit des excuses, il réapparaîtra. Il ne peut en être autrement.

Petit problème : en vertu de son impatience légendaire, Odette ne peut pas attendre son prince peu charmant pendant plusieurs siècles. Il faut qu'elle prenne les devants ! Le seul qui peut l'aider, c'est Franck, un ancien amant, fou de deux-roues à moteur. Pour une fois, elle se dit qu'elle a bien fait de garder ses ex dans son répertoire (enfin... à part le chirurgien qui s'est fichu d'elle). Elle a la chance de retrouver Franck, ce garçon qui lui fit faire le tour de France en Harley, l'an dernier. Bon motard, mais amant modeste, le dénommé Franck a eu le bon goût de ne pas changer de numéro de téléphone. Bref... elle prend sa voix douce d'hôtesse de l'air pour obtenir l'information qu'elle cherche.

Il n'y a qu'une vingtaine de commerçants dans la capitale en mesure de vendre un deux-roues électrique rouge récemment. Odette décide de passer la journée du lendemain à exploiter cette liste.

Lundi 4 juillet 2016, 16 h 30

Aristide Sorbin vient de subir un nouveau refus d'éditeur. C'est la sixième fois que son premier recueil de nouvelles est refoulé. Il est plus que vexé, il se sent humilié. Aucune de ces usines à prétention littéraire n'a repéré ses qualités d'écrivain pourtant évidentes. Aristide peste contre l'hypocrisie des lettres types qu'il reçoit : après avoir lu le manuscrit, on le déclare impubliable. L'excuse toute trouvée est toujours la même : le texte ne correspond pas à la ligne éditoriale de la maison. Comme tous les apprentis scribouillards, il accuse la corporation des éditeurs de fonctionner à coups de piston.

Pris de fureur, il a forcé, trois mois plutôt, la porte de l'une des maisons d'édition récalcitrantes. L'explication avec le directeur a été tempétueuse. Aristide a défendu l'originalité de son style simple et sans artifice. L'éditeur l'a regardé avec un air de commisération qui n'a pas plu à l'auteur. Du coup, Aristide lui a reproché la conception mercantile de son métier. L'étudiant crut bon d'ajouter que, s'il avait été fils d'une vedette de cinéma ou de la chanson, l'éditeur lui aurait déroulé le tapis rouge. Cette insinuation mit le feu au débat et à l'homme de l'art qui flanqua le jeune romancier à la porte. Depuis, Aristide ne décolerait pas. Il est un écrivain, un vrai ! Un jour ou l'autre, il reviendra couvert de gloire dans le bureau de cet abruti incompetent. Et là, il règlera ses comptes comme il convient.

C'est dans cet état d'esprit agacé par un nouveau refus, qu'il prend un appel d'Armel Clin. Un observateur aurait pu voir son visage passer du blanc au vert alors qu'il écoute le récit haché de son ami. Le motocycliste s'est flanqué de lui-même dans un beau pétrin. Non seulement Armel a objectivement tort dans cette histoire d'accrochage, mais en plus il est rongé par la culpabilité et entend se décharger du poids de son malaise sur ses potes. Aristide peste contre son inconscience, d'abord parce qu'il a d'autres soucis en tête, puis parce qu'il va devoir payer de sa personne pour s'occuper des conneries des autres.

Aristide se reprend : la priorité est de rassurer son ami pour éviter que ce petit drame ne prenne une dimension exagérée. Armel étant un garçon excessif,

Aristide pense qu'il faut s'attendre à tout.

Malgré ses déconvenues littéraires, il se sent dans l'obligation de ne pas laisser un membre des « 4i » dans l'état d'affolement où il se trouve. Il considère Armel comme un gentil troubadour sans avenir. Cependant, Aristide Sorbin est sensible à l'honneur, à l'amitié, en dépit de l'attitude blasée qu'il aime affecter devant les vicissitudes de la vie quotidienne. Il ne lui faut pas plus de deux heures et quelques verres d'alcool pour appeler ses copains à la rescousse. La réunion de la bande des « 4i » est convoquée sans délai au Liberty, leur bistrot habituel.

Devant Aristide, Paul et Germain, Armel apparaît, le visage décomposé, catastrophé par l'accident et ravagé par le sentiment de responsabilité qui le tenaille. Sans compter la peur de la justice qui lui remue les entrailles. Les trois autres tentent de le réconforter. Aristide, qui est le plus proche d'Armel, se montre extrêmement attentif à son mal-être. Il a la compassion un peu hautaine, mais il sait où est son devoir d'ami. Après avoir écouté le récit du motocycliste, il lui fait boire un remontant et lui prodigue quelques paroles rassurantes. Il n'y a eu aucune catastrophe ; il existe donc des solutions à son problème.

L'étudiant en lettres a l'imagination féconde et volatile. Tout en apaisant Armel, il note un détail qui l'intéresse plus particulièrement : le délit de fuite. La lâcheté d'un homme qui n'assume pas l'accident qu'il a provoqué, voilà un sujet de roman ! Dans ces circonstances, pense-t-il, le dilemme du héros est simple à énoncer, mais difficile à dénouer : je suis responsable d'un incident ou d'un tort grave causé à autrui, ou encore – étendons le concept – j'ai porté un préjudice moral à un ami, j'ai deux solutions. Ou bien je me dénonce tout de suite et j'accepte les conséquences de mon acte. Ou bien je prends la poudre d'escampette et je suis tranquille dans l'immédiat, mais taraudé par le remords sur le long terme.

Aristide efface vite ces considérations romanesques de son esprit pour revenir à la réalité du moment : l'abattement physique de l'artiste. Armel se perd dans ses lamentations et ses jérémiades. Aristide le sait d'une psychologie fragile. Il craint qu'il ne s'enferme dans un état de pleurnicherie permanent dont ses amis auront du mal à l'extraire, ce qui compliquerait encore un peu plus son devoir de solidarité. Il s'agit donc de ne pas aggraver sa santé mentale qui commence à défaillir. L'étudiant suggère avec douceur au motard de démontrer son sens des responsabilités en partant à la recherche de la jeune femme. A priori, Armel n'a

aucun élément pour l'identifier, mais en menant une enquête sérieuse, il peut espérer la découvrir. Il pose à Aristide la question clé qui le démange :

— Et si je la retrouve, qu'est-ce que je lui dis ?

C'est la véritable interrogation. S'excuser, est-ce suffisant ? Proposer un dédommagement alors que l'achat de sa moto a anéanti ses économies ? Et si la femme dépose plainte, comment supporter un procès ? Le délit est certain, il ne pourra pas le nier. Face à ses trois potes, Armel tremble. Il imagine déjà les portes du pénitencier s'ouvrir devant lui. Il se rend compte qu'à part se constituer prisonnier et s'apprêter à subir la peine méritée, il n'existe pas beaucoup d'autres solutions convenables. Ses trois amis font bloc pour le soutenir émotionnellement.

Armel, à bout d'arguments, se lève et part. Connaissant bien son honnêteté foncière, ils sont convaincus qu'il va se mettre à la recherche de sa victime, prendre de ses nouvelles et, éventuellement, la dédommager.

Aristide soupire d'exaspération en rentrant chez lui. Il vient de perdre trois heures dans un problème secondaire. Il a vraiment autre chose de plus urgent à faire et à penser que ramasser les débris des pots cassés par d'autres, même par les membres des « 4i ». Sa décision est prise. Écrire des nouvelles est considéré comme un genre mineur par les éditeurs. Peu importe qu'ils aient tort ou raison, il se convainc qu'il doit entrer dans le monde littéraire par la grande porte : le roman. Et là, on verra ce que l'on verra. Évidemment, on ne construit pas une intrigue en s'appuyant sur une recette de cuisine comme on entame la confection d'un pot-au-feu, mais, depuis quelques semaines, il a en tête les prémices de son intrigue.

Jeudi 7 juillet 2016 à midi

Une fois de plus, ce matin, Armel laisse son portable jouer *Les Quatre Saisons*. Les « 4i » s'inquiètent probablement, mais il est incapable d'envisager une réponse à leurs appels. Depuis qu'il a renversé cette jeune femme, rue de Rivoli, il ne pavoise plus, ne mange plus, ne rit plus. Heureusement, comme Aristide, il bénéficie d'un appartement spacieux, propriété de ses parents. Il ne le quitte plus malgré les insistances amicales de la bande des « 4i ». Dans sa tanière, il se sent protégé. Au-delà de la porte de son logis, c'est le monde hostile et dangereux !

Du fond de son désespoir, Armel pense que les trois autres vont sûrement organiser leur soirée : s'enivrer, draguer, fumer... Il s'en fout, il n'a pas le courage de se bouger. Immergé dans ses draps qui sentent la sueur et la saleté, il a abandonné toute prétention à une quelconque représentation sociale. Pourtant, il ne peut éviter de penser que, quelque part dans Paris, une femme souffre de sa négligence.

Depuis l'accident, les heures sont longues et mortifères. Aujourd'hui, Armel les vit dans l'angoisse de voir apparaître la police qui aurait été prévenue de sa fuite. La nuit précédente a été terrible. Vers une heure, malgré la canicule qui sévit sur la ville, il avait enfin réussi à trouver le sommeil. Il fut réveillé un peu plus tard par un murmure indistinct. Son attention endormie peina, pendant un court instant, à déterminer l'origine de ce chuchotement. Et puis la frayeur le saisit d'un coup : l'ombre d'une fille se dessina dans sa chambre. C'était elle, la femme au pull rouge ! En pleine nuit, elle se dressait au pied de son lit. Armel resta pétrifié par l'apparition. Les cauchemars des nuits précédentes recommençaient, mais cette fois-ci, ils se présentaient sous une allure humaine devant lui :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La forme s'agita mollement, puis s'esclaffa. Armel éprouva une peur abominable devant ce rire qu'il prit plutôt pour un ricanement satanique.

— Ne t'inquiète pas. Tout va bien, très bien. Je ne te veux aucun mal.

Elle lui parla calmement quelques secondes, puis disparut par la porte.

Recroquevillé au fond de son lit, Armel abandonna toute forme de raison. Il était fou, il n'y avait pas d'autre explication : il devenait cinglé. À l'abri dérisoire de ses draps souillés, il tremblait. Des soubresauts l'agitaient convulsivement. Il n'osait plus mettre un pied à terre. Dans un moment de répit, à l'aube, il se décida à appeler Aristide. Dans la bande des « 4i », c'était son meilleur ami, celui qui lui inspirait le plus confiance.

Aristide était rentré vers minuit de quelques jours de repos chez ses parents qui coulaient leur retraite dans une bastide du Midi. Il apprécia modérément d'être incommodé aussi tôt, mais la voix blanche d'Armel l'alerta :

— Aristide ! Je l'ai retrouvée !

— Qui ça, Armel ?

— La femme que j'ai renversée !

— Comment ça, « retrouvée » !

— Elle... Elle était là dans ma chambre !

— ARMEL ! Tu délires !

Devant l'étrangeté de la situation et l'apparent dérangement mental du jeune homme, Aristide saisit immédiatement la gravité du moment. Une nouvelle réunion des « 4i » fut sans hésitation programmée au « Liberty ».

Cinq heures du matin sonnent au sommet d'une église voisine. Aristide appelle les autres à la rescousse. Paul et Germain n'apprécient pas d'être réveillés aussi tôt. De toute façon, ils ne sont pas disponibles avant demain, vendredi après-midi. Quelle poisse ! Qu'ont-ils donc de si important à faire ? Aristide est obligé de rappeler Armel pour le faire patienter.

Armel n'ose plus émerger de ses couvertures. Chaque bruit incongru dans l'immeuble le fait sursauter. Il a l'impression qu'un escadron de policiers montent l'escalier au pas de course. Ils vont tambouriner à la porte et puis la défoncer, c'est certain ! Autour de son matelas, un capharnaüm a élu domicile : canettes de bière, boîtes de conserve ouvertes, revues déchirées, mouchoirs

usagers... Armel est saisi d'un éclair étrange de lucidité : il se persuade qu'il n'est pour rien dans le bazar qui s'étale sous ses yeux. Un tel laisser-aller est le fait d'un autre, ce n'est pas lui. Si sa mère voyait ce chantier, elle ne s'en remettrait pas.

La nuit et la demi-journée suivante jusqu'à la réunion des « 4i » vont être longues.

Vendredi 8 juillet 2016, 14 heures

Armel s'est forcé à arriver en retard pour ne pas avoir à se morfondre en attendant les autres. Son visage est poilu, gris et affaissé. Malgré la canicule, il frissonne. À son entrée, les mines graves de ses trois acolytes, déjà attablés, ne le rassurent pas. Ses yeux rougis témoignent d'une réalité irréfutable : il n'a pas correctement dormi depuis plusieurs jours. C'est Paul qui prend les commandes. Dans les moments stratégiques, il exerce une sorte de leadership sur le groupe :

— Armel ! Tu l'as vraiment vue, cette fille ? Comment était-elle ?

— Je l'ai vue comme je vous vois, Paul. Elle était très brune, les cheveux courts. Elle avait des lunettes noires, je n'ai pas vu ses yeux. Elle était vêtue d'un pull rouge et d'un jean.

— Armel, est-ce qu'elle ressemblait à la femme que tu as renversée ?

— Je ne sais pas, Paul. Au moment de l'accident, je ne l'ai qu'à peine entrevue. Je... Je crois quand même qu'elle était habillée de la même façon.

Armel, transi de peur, s'exprime de manière hachée. On a l'impression qu'il n'ose plus respirer ou alors qu'il vient de courir un cent mètres. Germain, qu'on a eu du mal à sortir de ses voyages potentiels, s'agace de cette affaire sans queue ni tête. Il aurait aimé que les autres parlent de son projet de trek au Rwanda. Au lieu de ça, on se gargarise d'une histoire abracadabrante ! Il tente un acte de participation :

— Mais enfin, Armel, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Elle m'a dit que... j'étais gentil, qu'elle ne m'en voulait pas...

— Tu es sûr que la porte d'entrée de ton appart était fermée ?

— Certain. En plus, je suis au troisième étage, elle n'a pas pu arriver par la voie des airs !

Aristide juge bon de synthétiser :

— Armel, tu es en train de nous raconter qu’une femme vêtue d’un pull rouge t’est apparue en pleine nuit. Elle n’avait pas une attitude agressive. J’ai deux questions. D’abord, comment sais-tu que c’était la jeune femme que tu as accrochée avec ton scooter ; ensuite, es-tu sûr qu’il ne s’agit pas d’un rêve ?

— Aristide, elle me l’a... C’est elle qui m’a dit que je l’avais renversée. Elle m’a décrit ma machine, les lieux ; ça ne peut pas s’inventer. Est-ce que je l’ai rêvé ? Je n’en sais rien, mais j’avais une telle impression de réalité...

L’étudiant insiste :

— Comment est-elle partie, Armel ? T’a-t-elle menacé ?

— Tout se passait dans la pénombre. Elle est sortie... par la porte de la chambre ! Et puis, pff, je n’ai même pas entendu la porte d’entrée. En s’en allant, elle m’a dit qu’on se reverrait ! Vous ne me croyez pas, hein ? J’étais sûr que vous rigoleriez.

Paul lisse ses cheveux du plat de la main, tic qui signifie – pour ceux qui le connaissent – qu’il est un peu dépassé par les événements et qu’il cherche à reprendre pied. Il essaie une démarche d’apaisement :

— Si, nous te croyons, Armel, mais avoue que pour nous, c’est difficile !

Depuis un moment, une idée tourne dans la tête d’Aristide :

— Armel ! Invite-moi à dormir chez toi !

— Je... Je veux bien... mais t’es sûr ?

— Je suis certain, il faut que nous en ayons le cœur net !

Jeudi 14 juillet 2016, 11 heures

Aristide a dormi chez Armel plusieurs jours de suite. Aucune « apparition » n'a troublé leurs nuits. La conséquence, c'est qu'Armel a l'impression d'être pris pour un fabulateur par la bande des « 4i » ; il en est profondément vexé. Pour ses amis, l'opération a au moins eu l'avantage de lui permettre de se reposer.

La veille, les « 4i », qui étaient devenus les « 3i », l'ont invité à « traîner ». Dans leur langage, le verbe « traîner » signifie qu'on marche d'un point à un autre sans but véritable à petite allure. Pendant cette soirée du 13 juillet, ils se sont propulsés de bals en bals, de cafés en bistrots, d'un feu d'artifice à un orchestre de rue... Partout, la foule bruissait, riait, se bousculait, chantonnait. Sur les trottoirs, les terrasses débordaient des limites autorisées, mais aussi, et surtout, de soiffards, de gamins exubérants, de couples enlacés ou pas et de serveurs transpirants. Armel ne s'était pas senti d'humeur, il avait renoncé.

Comme chaque année, l'étudiant Aristide a fait part à ses camarades des doutes métaphysiques qui le travaillent sur le sens de cette agitation. Fêter la nation et son unité, alors qu'on sait la population si divisée entre riches et pauvres, entre jeunes et vieux, c'est une « fumisterie ». Paul pense, au contraire, que c'est une occasion pour les citoyens de toutes les couches sociales de se retrouver au coude-à-coude dans la joie. Germain rappelle que, dans toutes les civilisations, les hommes et les femmes ont besoin de rituels : des sortes de rendez-vous qui ponctuent le temps par de grandes réjouissances.

Immanquablement, la conversation dérive sur l'absent : Armel. Ils ont fait son siège téléphonique pour le convaincre de sortir pour la soirée. En vain. Paul et Germain ne savent plus comment prendre part à son problème. Si Armel continue à rester complètement amorphe, ils craignent on ne sait quoi... mais sûrement pas quelque chose de bon. Aristide est agacé : pour un accident bénin et un cauchemar qui a sans doute mal tourné, il pense qu'Armel en fait des tonnes. Pourtant, il ne se résout pas à le laisser tomber.

Ce matin, Aristide refuse d'assister à la parade sur les Champs, en vertu de ses convictions antimilitaristes. Les télés vont encore s'extasier sur les derniers

équipements à la mode dans l'armée française. Pour Aristide, il n'y a pas de quoi se féliciter du fait que son pays soit l'un des principaux vendeurs d'engins de mort dans le monde. Il y a de quoi raser les murs.

Il décide de rester au lit et de se livrer à l'une de ses occupations préférées : réfléchir. Après tout, les autres l'appellent *l'Intellectuel*.

Il ne parvient pas à détacher son esprit de l'affaire de la moto. Plusieurs éléments lui semblent troublants. Même à cinquante kilomètres-heure, un heurt avec un deux-roues motorisé, ça laisse des traces. Or, Armel a dit que sa première impression avait été celle d'un choc plus que léger, ce qui l'avait incité à poursuivre sa route. Y avait-il eu vraiment un accrochage ? Certes, Armel avait vu, dans son rétroviseur, la jeune fille allongée sur la chaussée, mais n'avait-elle pas exagéré sa chute ? En outre, cette affaire d'apparition nocturne le laisse sans voix. Il ne pouvait s'agir que d'un cauchemar, mais la façon qu'avait Armel de le raconter le tourmente. Une femme en chair et en os avait-elle pénétré dans sa chambre ? Pour Aristide, cette histoire contient beaucoup trop de questions sans réponses claires.

Il décide de mener sa petite enquête. Peut-être est-ce une mauvaise solution, mais ne rien faire, c'est pire : c'est laisser planer un doute dans son esprit, alors qu'il a tant à faire. Le début de son roman attend toujours. L'envie pressante de noircir du papier le tarabuste.

Aristide est déterminé : il doit passer à l'action.

Lundi 18 juillet 2016, 15 heures

Il n'y a qu'une seule façon de soulager Armel, c'est de retrouver la fille qu'il croit avoir accrochée. Aristide en a conscience : le seul indice disponible pour entamer sa recherche est faible. Armel a décrit la silhouette et des vêtements de l'apparition nocturne. À part ça, Aristide ne sait rien. En outre, Armel étant dans un état second, comment croire son témoignage ?

Aristide n'a pas le choix : il va lui faire confiance. L'image de la femme a fortement imprégné le mental d'Armel pendant cette nuit fantomatique. Il va faire l'hypothèse qu'au moment de l'accident, la femme ait été habillée de la même manière que son « fantôme » : un pull rouge et un pantalon noir. C'est peu de chose, mais il faut s'en contenter ! À toutes fins utiles, il se poste au lieu de l'accrochage (rue de Rivoli) pendant tout l'après-midi. La manœuvre lui paraît vaine, mais il est décidé à tout tenter. Il n'obtient aucun résultat. Il ne croise aucune femme en pull rouge et pantalon noir, capable de se transformer en apparition vaporeuse.

Aristide se flatte d'être doté de l'obstination d'un romancier. Pour lui, la ténacité fait partie du job qu'il envie ; il n'envisage pas de lâcher au premier revers. Une piste reste à explorer : le commissariat le plus proche de l'accident. Après tout, il y a eu délit de fuite. La victime a donc pu porter plainte.

Aristide tombe sur un fonctionnaire complaisant et patient (ça existe). Il invente une histoire compliquée d'assurance pour que le planton de service veuille bien lui délivrer un nom et une adresse postale. Il apprend alors qu'une femme nommée Juliette Cicéron a déposé une main-courante suite à un supposé accident impliquant une moto. Aristide prend note de ses coordonnées. Elle habite près du jardin du Palais Royal, rue Vivienne, dans un immeuble cossu. Moyennant un billet supplémentaire de vingt euros, le jeune écrivain obtient son mail.

Pour aborder la victime potentielle, Aristide a en tête une solution simple, mais aussi risquée : la vérité. Par messagerie, il prétend détenir des informations sur l'accident qui permettrait à l'agresseur de la retrouver et de lui présenter des

excuses. La rapidité de la réponse le surprend. La jeune femme lui donne rendez-vous le 18 juillet, vers 19 heures, chez elle.

Lundi 18 juillet 2016, 19 heures

À sept heures du soir, le soleil frappe encore généreusement sur les rues désertées. Devant l'immeuble, Aristide connaît un instant d'hésitation. Il pressent qu'il s'engage dans une aventure à l'issue incertaine, mais le risque le galvanise.

Il doit justifier sa visite auprès de l'interphone. « Troisième étage, gauche », dit une voix bien timbrée. Après un instant de silence, il entend le signal d'ouverture de la lourde porte de l'immeuble.

Aristide doit à sa vocation littéraire le sens et le goût de l'observation, et il s'en flatte. À la vue de l'intérieur de l'appartement qu'habite la femme, il devine qu'elle occupe un poste haut placé dans une banque ou un ministère. Les meubles d'acajou, les tentures de lin, les moquettes profondes, tout respire le luxe et l'aisance. Juliette le reçoit avec amabilité. Ils s'installent dans un salon dont les murs sont couverts de tableaux champêtres. Le jeune homme prend le temps de critiquer mentalement ces peintures mornes, sans qualité, sans originalité. Sans doute des œuvres d'un amateur pas vraiment éclairé.

Juliette Cicéron arbore le genre « femme d'affaires en pleine réussite » : talons hauts, démarche déterminée, maquillage soigné et bouche rouge carmin. L'étudiant s'attendait à être reçu entre deux portes. À sa surprise, elle ne lui fait pas le coup du « faisons vite, j'ai beaucoup à faire ».

Aristide se présente comme un ami d'Armel. Il raconte à son interlocutrice la manière douloureuse dont Armel vit les suites de son accrochage et surtout le remords qui le tourmente depuis qu'il a pris la fuite sans s'occuper de sa santé. Il s'est donc permis de partir à la recherche de la victime pour que son copain puisse s'excuser et prendre des nouvelles de celle-ci.

Juliette comprend rapidement que son visiteur la confond avec sa sœur et, espérant régler au plus vite cette affaire, elle ne le dément pas.

— Écoutez, vous pouvez rassurer votre ami. Je vais bien et j'accepte ses excuses.

— Mademoiselle Cicéron, en son nom, je vous remercie de votre indulgence. Mais ce n'est pas tout.

Aristide l'informe alors de l'apparition qui a bouleversé Armel dans sa propre chambre. Son interlocutrice en est stupéfaite :

— C'est une plaisanterie ?

Elle l'assure qu'elle ne connaît ni Armel, ni son adresse, et que d'autre part elle a autre chose à faire de ses nuits que de hanter ce pauvre jeune homme. Aristide est tenté de la croire, tant cette histoire fantomatique lui semble soudain abracadabrante. En partant, il laisse à Juliette les coordonnées du motard au cas où cette histoire aurait des suites inattendues. Ce geste anodin sera lourd de conséquences.

Le lendemain, Aristide rend visite à Armel, bien décidé à lui rapporter son entretien. Devant son appartement du troisième étage, il s'aperçoit que sa porte d'entrée est légèrement entrouverte. Craignant de nouvelles difficultés, il s'approche sur la pointe des pieds. Au même moment, le bruit d'une bousculade emplit la cage d'escalier. Après un court instant de stress, Aristide respire mieux : Armel remonte chez lui au pas de course. Aristide se souvient qu'il a l'habitude, pour se donner un peu d'exercice, de descendre sa poubelle à pied et de revenir en grimpant les marches quatre à quatre.

Une idée traverse à ce moment l'esprit de l'étudiant. En supposant que « l'apparition » ait été réelle, la femme a pu se cacher sur le palier au-dessus, attendre la sortie d'Armel, se dissimuler dans l'appartement, puis se montrer à lui dans la nuit. Le lendemain, il ne lui restait plus qu'à partir par le même chemin.

Aristide s'abstient de dérouler ce nouveau raisonnement devant son ami, mais, du coup, l'hypothèse de l'entrée d'une vraie personne dans la chambre d'Armel reprend de la crédibilité dans l'esprit de l'apprenti écrivain.

Mardi 26 juillet 2016, 10 heures

Dans sa salle de bains, le député Victor Lianès ne décolère pas.

Le mois avait pourtant bien commencé. Le temps était radieux et ses affaires florissantes. La cérémonie du 9 à l'Élysée a été une réussite. La présence sublime de Juliette à ses côtés a produit l'effet escompté. Elle l'en a remercié comme il convenait. De plus, des rumeurs ont couru parmi les groupes d'invités : un remaniement ministériel est probable à la rentrée. L'air de rien, ses affidés ont lâché le nom de Lianès dans les conversations : un portefeuille important lui aurait été promis. L'information n'avait aucun fondement, il était d'autant plus facile de lui en procurer un.

Tout irait pour le mieux dans les cieux politiques si le juge Jaeger était parti en vacances. Le magistrat ne le lâche pas. Le député a l'impression que Ludovic Jaeger vit nuit et jour dans les locaux du Parquet national financier. Le magistrat est connu pour être doté d'une férocité de chien de chasse : il a infligé à Victor Lianès une audition pour la fin août !

D'après ses avocats, Victor ne craint pas grand-chose. Certes, le juge trouve que ses comptes de la dernière campagne électorale ne sont pas très droits. En plus, sa femme est présidente d'une association qui a été largement subventionnée par l'État. Dans son dossier, le juge s'interroge aussi sur le salaire d'une attachée parlementaire que personne n'a jamais vue. Enfin bref... rien d'extraordinaire pour un politicien de son niveau. Mais quand même... pour un futur ministre, tout ça prête à commentaires. On est proche du conflit d'intérêts, de l'emploi fictif et autres joyeusetés.

Le résultat est qu'il va devoir se montrer à la télé et trouver des accents justes pour s'indigner de telles accusations et se faire passer pour une victime ! Quelle galère !

Comme si ça ne suffisait pas, il y a un nouvel imprévu ! Sa femme annonce son arrivée pour le lendemain afin d'assister à l'enterrement de son oncle Barthélemy, l'ancien sénateur dont personne ne se souvient, à part elle. Victor est

encore bon pour faire une apparition attristée au bras de son épouse. Quelle idée aussi de mourir en juillet ! De plus, il a dû décommander Juliette qui n'a pas très bien pris la nouvelle. Elle a répondu que, dans ces conditions, elle passera le prochain week-end à Cabourg. Quand Victor lui a posé la question cruciale : avec qui ? Juliette eut ce rire grinçant que les femmes peuvent lancer quand elles se sentent en situation de supériorité :

— Mais tu me fais une scène de jalousie, ma parole !

Victor s'est repris, mais un peu trop tard. Elle venait de lui rappeler qu'il existe entre eux un pacte d'indépendance et de non-ingérence réciproque. Il aurait dû se souvenir que Juliette jouait la stratégie du carriérisme. Elle lui a répété à plusieurs reprises qu'elle adopterait tous les moyens qu'elle juge bons pour arriver à ses fins : un poste de directrice d'agence dans le monde socio-sanitaire ou à la rigueur dans le secteur de la formation professionnelle. C'est-à-dire une fonction bien rémunérée avec du pouvoir, de la reconnaissance et un chauffeur !

Victor s'est résigné : quand on courtise une femme brillantissime, on ne peut pas s'attendre à ce qu'elle se satisfasse de jouer avec un robot de cuisine ou de lui apporter ses pantoufles.

Pendant que le député Lianès remue de sombres pensées, Juliette s'octroie une demi-journée de congé. Elle a besoin de réfléchir à sa vie. Elle s'installe confortablement sur la terrasse ensoleillée de son appartement, un verre de vodka entre les mains. Avant midi, ce n'est pas très raisonnable, mais elle estime que ça l'aide à voir clair dans ses affaires.

Elle a l'impression que sa carrière stagne. Il faut qu'elle remette en cause ses principes, à commencer par sa monoandrie, qu'elle commence à juger un peu pesante. Pourquoi resterait-elle attachée à un seul homme, alors que ses consœurs ne se gênent pas pour multiplier les conquêtes ?

Juliette aurait volontiers largué Victor, mais elle sait qu'il peut encore être très utile dans des situations politiques biscornues.

Avec Victor, l'avantage, c'est que les rapports sont paisibles : en général, il ne se mêle de rien et ne pose pas de question personnelle. L'inconvénient, c'est qu'elle a l'impression qu'elle n'a plus rien à tirer de son carnet d'adresses. Il l'a présentée à tous ceux qui comptent dans les couloirs de la politique et des affaires. En plus, des rumeurs courent sur le député Lianès, il semble qu'il aurait des ennuis judiciaires à la rentrée. Certes, il n'est pas le seul politicien dans ce cas, mais enfin tout de même... Juliette se dit qu'elle devra être prudente. Victor restera son point d'attache, mais elle ne s'interdit pas désormais de naviguer dans d'autres zones, à condition que ce soit sans engagement à long terme.

Depuis quelques jours, elle passe du temps avec Richard, un avocat pénaliste de renommée internationale. L'homme est souvent en voyage, si bien que les heures vécues en commun sont rares, mais d'autant plus agréables. Il a quarante-deux ans. Juliette le trouve fin, élégant et drôle.

Il a le bon goût de disparaître quand elle le souhaite, mais le problème, c'est qu'il s'absente aussi quand elle aimerait sa présence. Juliette en vient à penser qu'elle doit diversifier sa cour d'admirateurs : elle ne peut se contenter d'une relation intermittente. Bref, c'est compliqué ! Pour un peu, pense-t-elle en souriant, elle demanderait des conseils de relations masculines à sa sœur qui en connaît un rayon.

Elle décide de ne jamais pratiquer le « coup d'un soir ». Une liaison est un investissement matériel et sentimental d'un coût non négligeable, il faut que ça dure au moins six mois. Elle gérera ses amants avec la même précision que ses dossiers. Passer d'une relation à l'autre ne lui procurera pas de satisfaction particulière, c'est un mode de vie commun ou du moins fréquent. Après tout, ça fait partie du job. Lorsque l'homme sera plaisant, ce sera encore mieux, elle pourra faire taire les derniers scrupules qui lui restent. Elle prendra toujours soin d'établir un contrat : pas de mise en couple sous un même toit, pas d'interrogatoire ou d'ingérence dans les activités personnelles du partenaire, entraide sur le plan professionnel à la demande de l'un des intéressés...

Sur la base de ce cahier des charges, Richard reste un candidat sérieux. Il a tout accepté, mais, par prudence, elle lui a imposé une période probatoire. Le week-end à Cabourg doit servir d'examen de passage.

Bien sûr, il y aurait une autre solution. Si Richard « ne fait pas l'affaire », elle pourrait s'offrir une ou deux années sabbatiques, sans homme autour d'elle.

Juliette agite cette idée sans déplaisir. La gestion des sentiments devient parfois un job astreignant qui nécessite d'être continuellement sur ses gardes, de manière à ne pas se laisser marcher sur les pieds. En outre, elle doit surveiller du coin de l'œil les incartades d'Odette, qu'elle sent prête à tout, sauf à travailler pour gagner un salaire régulier.

Un SMS interrompt l'élaboration de sa stratégie : Richard se répand en excuses, il est retenu par un procès des plus importants à New York. Il promet de se rattraper lorsqu'il rentrera en France. Juliette soupire : sa nouvelle organisation amoureuse démarre mal. L'avocat s'y prend comme un manche. Il aurait dû comprendre qu'une femme de la stature de Juliette n'est à la disposition de personne.

Elle s'abstient de rappeler Victor et passera le week-end seule, ce qui n'est pas un souci.

Lundi 1^{er} août 2016, 9 heures

Aristide a décidé de rester à Paris pour ne pas être dérangé. Cette fois, il est résolu : il veut commencer son roman. Il s'est un peu menti à lui-même en prétendant qu'il prenait le temps d'y réfléchir ; la vérité, c'est qu'il craint de se lancer dans une aventure stressante qu'il espère déterminante pour sa future carrière. Pour conforter sa volonté, il éteint son téléphone et s'enferme dans sa chambre. Ce matin, elle est encore fraîche, mais cet après-midi, elle deviendra étouffante : il lui faudra passer dans le salon.

Il n'a pas fait de plan. De toute façon, dans ses dissertations ou ses nouvelles, il n'a jamais su respecter une structure prédéfinie. Il estime que son inspiration artistique est assez forte pour balayer toutes les contraintes de méthode. Une perspective ouverte par une idée générale lui suffit comme ligne directrice. À chaque étape, ses personnages lui dicteront la suite de l'intrigue. La richesse de son style fera le reste.

Le seul élément qui lui semble incontournable, c'est d'attaquer un thème solide qui lui permettra d'exprimer ses opinions ou bien de prendre parti dans une polémique d'actualité. Il a pensé aux inégalités sociales sous divers aspects, mais le terrain est battu et rebattu. Finalement, il a opté pour le problème du panurgisme chez les êtres et les médias.

Il fixe sa ligne directrice.

Par confort et paresse intellectuelle, la plupart des hommes et des femmes adoptent les avis, les habitudes et les poses de leur entourage, y compris des mannequins et des prétendues vedettes qui se pavanent sur leurs téléviseurs : les spécialistes du marketing ont compris depuis longtemps cet effet d'imitation et en ont tiré des fortunes. Aristide reviendra là-dessus, mais il montrera surtout que cette façon de plagier l'apparence de leurs connaissances ou des personnalités en vogue envahit tous les domaines : la politique, la culture, l'éducation et même le sport. Pour lui, le fait est indiscutable : ce comportement moutonnier conduit à un abaissement intellectuel des élites, à une dégénérescence de la démocratie et une atteinte à la créativité, puisque chacun

ressemble à tout le monde.

Pour ceux qui sont atteints de cette curieuse pathologie d'écrire, poser des phrases sur le papier est un besoin vital comme respirer. Néanmoins, tout ne coule pas de source. Parfois, des contraintes imprévues ou indociles s'opposent farouchement à l'expression de l'auteur. À 9 h 30, ce jour-là, Aristide n'a rien écrit. Il ne croit pas au syndrome de la page blanche, pourtant il est en train de l'expérimenter.

Certes, il a éteint son portable, mais il ne cesse de jeter des coups d'œil en sa direction. La tentation de le réactiver le démange. L'affaire d'Armel le turlupine encore. À 10 heures, il n'y tient plus et réveille son mobile : Armel l'a submergé de messages depuis l'aube.

Depuis l'accident, Odette est torturée par une pulsion : elle a envie qu'il se passe quelque chose avec ce petit homme à la moto rouge. Après sa dernière aventure ratée, la période de célibat qui s'ouvre devant elle ne lui plaît pas. L'été, c'est la saison des amours. Pour une fille aussi belle qu'elle, elle estime qu'il est indispensable de l'honorer.

Elle décide de prendre des initiatives. D'habitude, elle juge indigne de faire les premiers pas, mais cette fois-ci une sorte de nécessité vitale la pousse en avant. Au matin du 1^{er} août, elle établit un camp de base dans le bar qui fait face à l'immeuble d'Armel.

Retrouver Armel lui a pris un peu de temps, mais l'enquête n'a pas été très compliquée. Elle avait remarqué que la moto qui l'avait renversée était presque neuve. Dans la capitale, il n'y a qu'une vingtaine de vendeurs de motos électriques. Elle a pris le temps d'en faire le tour avant de tomber sur le bon. Elle s'est présentée comme une copine intéressée par le même achat. En jouant de ses charmes, elle s'est arrangée pour lire le nom d'Armel sur le fichier du commerçant. Ensuite, il avait suffi de consulter Internet pour découvrir l'adresse de l'artiste.

C'est alors qu'elle avait pensé à cette comédie : lui apparaître comme un

fantôme en pleine nuit. Elle a trouvé très drôle et touchant son air épouvanté. En matière de farce, Odette exerce une dictature impitoyable : tout ce qui la fait rire doit distraire les autres. D'après elle, sa présence spectrale dans la nuit du 6 au 7 juillet aurait dû emballer le jeune Armel. Tous deux auraient pu s'en amuser et commencer une relation sur ces bonnes bases.

Mais la plaisanterie a mal tourné. Au lieu d'exciter le jeune homme, elle lui a flanqué une trouille épouvantable.

Dans le même temps, sa sœur Juliette a tout compliqué, comme d'habitude. Mise au courant de la supercherie par Aristide, elle lui a passé un nouveau savon. C'est comme ça qu'elle a appris que son apparition nocturne avait plongé Armel dans l'angoisse. Pendant trois semaines, elle n'a pas osé retourner à l'adresse d'Armel.

Elle a cherché tous les moyens de réparer sa bourde. Le plus simple, c'était de provoquer une rencontre pour s'expliquer.

C'est la raison pour laquelle elle est là devant une orangeade, cet après-midi du premier jour d'août, face à l'immeuble d'Armel. Elle patiente jusqu'en fin d'après-midi. Quand enfin, il surgit sur le trottoir, elle bondit.

Armel se fige sur place. Il se sent transporté dans une sorte d'irréalité : son fantôme réapparaît.

Odette a décidé de jouer la rencontre fortuite.

— Armel Clin ? Quelle bonne surprise ! Ne craignez rien, je vais vous expliquer !

D'un sourire engageant, elle le rassure et le pousse à s'asseoir à la terrasse du bistrot. Armel a du mal à quitter son air effaré. Il hésite entre s'enfuir et se gifler lui-même pour se pénétrer de la vérité du moment.

Son discours, Odette l'a soigneusement préparé. Elle l'a « joué » plusieurs fois avant d'entrer en scène. Devant le jeune homme, elle soutient que l'accrochage avec la moto a été très léger. Elle n'en a gardé aucune blessure. Certes, elle a chuté, mais c'est la surprise qui l'a renversée. Armel ne s'est pas arrêté, mais il n'y a pas eu de quoi s'inquiéter. Elle se dit persuadée qu'en cas de choc plus grave, il aurait eu une autre attitude. En plus, elle le félicite de son sang-froid, puisqu'il a su garder son équilibre en dépit de l'écart de sa moto. Quant à

« l'apparition » dans sa chambre, elle incrimine sa sœur jumelle. Cette dernière a voulu lui infliger une leçon, Odette espère qu'il lui pardonnera.

Armel peine encore à émerger d'un moment qu'il juge surnaturel. Il se croyait l'agresseur et voilà que la victime le complimente pour avoir évité un accident plus grave. Et quelle victime ! La jeune femme manifeste une façon de planter ses yeux diaphanes droit dans les siens qui lui donne des frissons. Elle joue de son doux visage, du mouvement de sa chevelure claire et des attitudes gracieuses de son corps.

Peu à peu, Armel se laisse gagner par cette opération de séduction magistralement exécutée. Il faut dire qu'Odette a déployé tout son arsenal de combat. Elle sait qu'aucun homme ne résiste à ses sourires et autres salamalecs fascinants. Et ce n'est pas le charmant petit blondinet qu'elle a devant elle qui fera exception. Au fur et à mesure de l'avancement de son offensive, l'attitude du garçon se liquéfie sous ses yeux. Il ne parvient même plus à maîtriser son rictus béat.

Lorsqu'il se sent heureux, Armel est saisi de l'enthousiasme des innocents. Il est incapable de garder pour lui les élans du cœur ou de l'esprit. C'est dans cet état qu'il appelle Aristide pour lui faire part de l'entretien qu'il vient de vivre et de toute la douceur que lui inspire celle qui aurait pu être sa victime. Aristide n'ignore pas que le motard est du genre à tomber en pâmoison au premier sourire engageant et qu'il est souvent déçu. Cette aventure ne lui dit rien de bon. Un petit quelque chose lui susurre qu'Armel, mû par son envie d'aimer, se laisse tromper par les intentions de sa nouvelle compagne.

L'apprenti écrivain répond fraîchement à l'enthousiasme d'Armel. D'abord parce que son roman n'a pas démarré, et ensuite parce que – tout le monde le sait – les émois incontrôlés de son interlocuteur le mènent toujours à des situations tragi-comiques. Du bout des lèvres, il félicite néanmoins Armel, mais il décide, dans le même mouvement, de revoir Odette pour s'assurer du sérieux de son intervention.

C'était une opération de sécurisation, sauf que pour lui, Odette, la victime de

l'accident, s'appelle en réalité Juliette.

Mercredi 3 août 2016, 12 h 30

Juliette s'assied à une terrasse ensoleillée et commande une salade. Le temps est agréable, chaud, mais pas torride. Elle a sorti sa petite jupe noire « de travail » et un chemisier blanc qui met son buste en valeur. Elle en a retroussé les manches, puis elle a glissé ses lunettes sombres sur son front et allongé ses jambes bronzées. Pendant un instant, elle bascule la tête en arrière et ferme les yeux pour mieux goûter la sérénité du présent. Les clients et les passants ne se bousculent pas : pour une fois, elle ne sera pas importunée par des dragueurs. C'est un bon moment pour faire un nouveau point sur sa vie. Depuis quelque temps, faire un bilan d'elle-même est devenu un besoin lancinant.

D'abord, le boulot. C'est le calme plat ; de plus, le ministre se trouve sur la Côte d'Azur. Avant qu'il parte, Juliette lui a fait savoir en termes choisis qu'il manquait de prudence dans le choix de ses vacances. Autrefois, l'un de ses prédécesseurs avait été surpris en polo manches courtes pendant que des Français mouraient sous la canicule aoûtienne. C'est une décontraction qui lui avait coûté sa place. À cette évocation, Dugin a pris un air pincé avant de s'envoler avec le premier avion pour Nice.

Elle prépare un congrès sur l'orthopédie à Helsinki. À la rentrée, il faudra qu'elle suive la secrétaire d'État pendant trois jours en Finlande pour l'empêcher de proférer des bêtises. Super ! Elle pourra se changer les idées aux frais du contribuable.

Ensuite, les affaires sentimentales. Pour Richard, elle est toujours hésitante. Lui, il paraît ambigu. Il est parti avec ses enfants au Maroc ou en Tunisie. Il a dit avoir besoin de temps pour prendre une décision. On ne peut pas dire qu'il manifeste l'enthousiasme et la spontanéité d'un amoureux fougueux.

Quant à Victor, elle n'a toujours pas envie de le larguer. Le mieux serait qu'ils restent amis. S'il sort indemne de ses ennuis avec la Justice, sa protection pourra encore lui servir. Elle lui a envoyé un mot d'encouragement en souvenir des bons instants passés ensemble et de l'aide qu'il lui a apportée en de nombreuses circonstances. Compte tenu de l'acharnement judiciaire dont il est l'objet, il lui a

répondu que ce n'était pas le moment qu'elle paraisse à son bras. Il juge inutile d'ajouter un scandale amoureux à des ennuis policiers. Cette prudence convient très bien à Juliette.

Conclusion : pour le moment, les émois du cœur ne sont pas d'actualité.

Une valse viennoise la tire de sa rêverie. Son portable affiche un numéro qui ne lui rappelle rien :

— Bonjour, Aristide Sorbin ! Je vous dérange ?

— Je vous en prie.

Aristide Sorbin ! Juliette sent sa nuque la démanger, ce qui annonce toujours des désagréments. Elle voit beaucoup de visages dans une journée, elle les oublie très vite, mais celui du dénommé Sorbin et son histoire d'accrochage à moto resurgissent facilement dans son esprit.

Elle avait trouvé le jeune homme à son goût, mais cette affaire l'avait indisposée comme tout ce qui avait un rapport avec Odette. Juliette avait emprunté l'identité de sa frangine en croyant régler ce problème au plus vite. Si celui-ci revient à l'ordre du jour, c'est que l'étudiant a jugé sa prestation louche ou qu'un fait nouveau et sûrement fâcheux est apparu. Elle écoute avec attention ce qu'il a à lui dire.

Quand Aristide lui conte en détail l'état de transe amoureuse dans lequel Armel se démène, sa bonne humeur l'abandonne immédiatement. Elle a l'intuition que sa sœur s'est encore mise dans une situation tordue et potentiellement dangereuse.

En conclusion, elle ne peut éviter de fixer un nouveau rendez-vous à Aristide.

Beaucoup d'écrivains connaissent ce phénomène curieux : les idées surgissent parfois au moment où on ne les attend pas. Lorsque Aristide achève sa communication avec Juliette, il sait comment va débiter son roman et cela n'a aucun rapport avec la conversation précédente.

Son héros sera un jeune journaliste qui quitte le quotidien de sa province natale pour Paris. Une sorte de Rastignac. Il vient d'être embauché comme enquêteur par un hebdomadaire d'obédience nationale. C'est une bonne nouvelle, malheureusement sa vie sentimentale va de mal en pis.

L'intrigue commencera par une rupture entre lui et sa compagne. Pour retenir l'attention du lecteur, il n'y a rien de mieux qu'une scène violente ou, au minimum, fortement agitée. Elle s'inscrira parfaitement dans le projet d'ensemble du roman. La jeune femme emploiera les poncifs les plus éculés qui ponctuent une séparation conjugale : tu ne me regardes plus, tu me prends pour ta bonniche, on ne fait plus rien, je me sens étouffée, etc. Et le bouquet, ce sera : je veux faire un break ! Donnons-nous le temps de réfléchir !

Le « coup du break », tous ceux ou celles qui ont quitté ou se sont fait larguer le connaissent bien. Le conjoint n'a pas le courage de dire qu'il part définitivement, alors il prononce une sentence atténuée qui a un double intérêt. D'abord, elle laisse toutes les portes ouvertes ; ensuite, « l'autre » est censé comprendre que tout est fini sans qu'on prenne la peine de le lui annoncer.

En cas de drame conjugal, les hommes et les femmes n'ont aucune imagination. Pour se rassurer, ils se servent des mêmes clichés ! Merci le cinéma ou les séries télévisées !

Pour Aristide, ce sera un très beau début. Il sera pourtant nécessaire de dérouler le dialogue avec suffisamment d'ironie pour que le lecteur ne l'appréhende pas au premier degré. Il ne manquerait plus que celui qui a acheté le roman prenne Aristide Sorbin pour un écrivain réduit à dupliquer une scène mille fois vécue et vue, alors que c'est justement ce mimétisme qu'il veut dénoncer.

Aristide passe l'après-midi à peaufiner les premières pages de son intrigue. Il écrit avec exaltation, les mots viennent facilement sur son clavier. Dans un pareil moment, on n'a plus de doute : on est doté d'un vrai talent d'auteur.

Vers 17 heures, sa conversation téléphonique du matin lui revient subitement à l'esprit. Ne s'est-il pas avancé imprudemment ? Armel n'est-il pas assez grand pour régler ses affaires tout seul ? Odette a parlé assez froidement à Aristide, ce qui peut se comprendre : elle devait sûrement se demander ce qu'un tiers venait faire dans leur relation. Elle a accepté une nouvelle rencontre à contrecœur pour le surlendemain. C'est une vraie corvée que s'impose l'écrivain, mais s'il ne

mène pas cette démarche, il sait qu'il s'en voudra d'avoir laissé son ami s'embourber dans une situation pourrie.

Aristide nourrit une autre raison pour se mêler d'une affaire qui ne le regarde pas forcément. Un petit quelque chose titille sa sensibilité d'auteur. Il ne peut s'empêcher d'imaginer une intrigue basée sur l'histoire d'Armel, même si celui-ci a pris ses fantasmes et ses fantômes pour des réalités. Parce que enfin... Tout de même ! Quand on a les deux pieds sur terre, on ne tombe pas amoureux d'une femme qu'on a renversée dans la rue.

Ou alors, peut-être, dans une comédie romantique.

Vendredi 5 août 2016, 15 heures

Victor goûte son séjour prolongé dans sa villa varoise des Adrets de l'Estérel. De sa terrasse, il s'offre une vue panoramique sur les montagnes roses, la mer scintillante et, dans le fond du paysage, les îles de Lérins. Mentalement, il se reproche de ne pas venir ici plus souvent. Il peut y prendre des décisions à tête reposée, de manière beaucoup plus efficace qu'en plein tumulte parisien. Ici, c'est la nature qui domine et on peut se reposer de la comédie du pouvoir.

Pour ce week-end, il a invité Yann Baladin. Le vieil avocat va sur ses quatre-vingts ans : il ne se charge plus d'affaires, sauf celles des amis de toujours, bien entendu. De sa voix étonnamment puissante dans un corps aussi malingre, Baladin fait autorité dans les prétoires depuis plusieurs dizaines d'années. Suivant les recommandations médicales, il ne boit plus. Face à la piscine de son hôte, il se contente de siroter une citronnade fraîche. Victor apprécie le juriste et le personnage. Au-delà des atteintes physiques de l'âge, l'homme surprend par son regard d'une clarté fascinante au milieu d'un pauvre visage à la peau parcheminée. On a l'impression qu'il voit beaucoup plus loin que ses interlocuteurs. Victor accorde une totale confiance à l'avocat qu'il considère comme un vieux renard doté d'un esprit alerte, d'une culture juridique infinie et d'une capacité de synthèse fulgurante.

Sur son cas, Baladin l'a largement rassuré. Certes, son dernier budget de campagne a dépassé la limite autorisée, mais de si peu. Les subventions reçues octroyées à l'association de son épouse ? Une misère ! Si le juge y tient vraiment, Victor pourra facilement rembourser l'État. Quant à l'emploi fictif, Victor a rendu service à un ami en embauchant sa femme, mais il ne se souvient même plus de la tête qu'elle avait.

Bref ! Il n'y a rien de grave dans les bruits qui courent sur son compte. Rien qui puisse gêner son ascension politique. En s'y prenant bien, il pourra tirer habilement parti de ces rumeurs. Il sera facile de soutenir qu'il est victime de jaloux et de malveillants qui visent à nuire à sa carrière. Le monde politique est si cruel !

Le vrai souci, ce sont les prochaines élections législatives qui se profilent en mars. D'après ses contacts, il semble que la gauche socialiste – surgie de nulle part – s'agite beaucoup dans sa circonscription. Victor doit remuer son équipe pour ne pas laisser ses adversaires manœuvrer à leur aise.

Après avoir analysé la situation, Victor décide d'opérer en deux vagues : une campagne d'affichage à l'automne, suivie d'actions sur le terrain à partir de janvier. Néanmoins, ses correspondants sur place lui ont remonté un petit problème : les jeunes militants d'aujourd'hui ne veulent pas coller son portrait ou ses professions de foi sur les murs. Ils exigent des responsabilités tout de suite dans la section du parti ! Ils exigent ! Quelle morgue !

Victor en a discuté avec Juliette. Cette dernière s'en est ouverte à Odette ! Pour une fois, elle pourrait servir à quelque chose puisqu'elle a toutes sortes de relations dans des milieux « parallèles ». Odette lui a donc présenté Jean-Joseph, un grand Martiniquais qui a su inspirer confiance aussi bien au député qu'à Juliette. L'homme n'est pas bon marché, mais il s'est fait fort de trouver une brigade de colleurs d'affiches compétents. Par « compétents », il faut comprendre que ses gars n'ont pas peur d'être pris à partie par d'autres bandes qui viendraient gêner leur action et de répondre comme il conviendrait, si nécessaire. Le député a bien précisé qu'il ne cautionnerait aucune violence et que, le cas échéant, il se désolidariserait si son équipe employait des moyens qu'il réprouvait.

Victor n'aime pas ce genre de « marché », mais bon... c'est ça, la politique, on est bien obligé parfois de se salir les mains. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'enfiler des gants pour faire semblant de rester propre.

Pendant ce temps-là, Juliette a pris ses résolutions. Cette histoire d'accident de moto, elle a vraiment envie de la régler avant de partir en vacances chez sa mère. Elle a littéralement convoqué Aristide pour ce vendredi soir. Elle accueille de nouveau le jeune étudiant dans son salon. Il ne paraît pas intimidé par la situation, ce qui agace légèrement Juliette. Quand elle avait vingt ans, elle savait marquer de la déférence à l'égard des anciens, mais aujourd'hui elle a devant elle un gamin qui l'observe de ses yeux noirs avec détermination, à la limite de

l'effronterie. En même temps, l'audace du visiteur la fascine.

Elle choisit de prendre les devants.

— Monsieur Sorbin, je ne suis pas Odette, mais sa sœur jumelle Juliette. Je sais... je vous ai menti, parce que je croyais bon de régler cette affaire au plus vite ! J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de cette substitution. Pour revenir à l'affaire, il n'y a eu qu'un léger accrochage, sans conséquence. Je peux le certifier puisque j'étais sur les lieux. Ce n'est donc pas la peine de s'éterniser sur cet incident.

Le jeune homme s'abstient de réagir. Il lui semble plus malin qu'elle ne pensait. Elle choisit de poursuivre :

— Je vous présente volontiers mes regrets pour vous avoir trompé, mais admettez qu'il n'y a pas de quoi en faire un drame.

— Mademoiselle Cicéron, vos excuses sont un peu tardives, mais... passons. Odette et Armel sortent ensemble désormais. Vous pouvez peut-être me rendre service en faisant comprendre à votre sœur qu'elle fait fausse route. Armel est un tempérament artistique qui s'emballe pour un oui ou un non. Lorsqu'il se trompe, il chute dans les plus profonds abysses dépressifs... Enfin bref ! Pour ne pas créer de confusion dommageable pour tout le monde, il serait bon qu'elle se calme...

— Connaissant ma sœur, j'en suis navrée pour votre ami, mais je n'y peux rien.

La réponse de Juliette agace l'étudiant. Elle a l'air de se foutre de la situation. Aristide enfonce le clou :

— D'après ce que dit Armel, ils sont très amoureux l'un de l'autre...

Juliette soupire d'exaspération. Son intuition était exacte : Odette s'est encore mise dans une histoire tordue. Ce qui l'étonne, cette fois, c'est qu'elle ne se soit pas attaquée à un homme de haut niveau social, mais à un modeste saltimbanque qui ne doit pas rouler sur l'or, même s'il est propriétaire d'une moto neuve. Elle tente de rassurer Aristide :

— Monsieur, je suis navrée, mais Odette et moi avons quarante ans. Il y a bien longtemps que je ne contrôle plus ses faits et gestes.

— Vous pourriez sans doute lui parler. Lui expliquer qu'Armel est un garçon fragile.

— Si elle a décidé de donner suite à leur relation, je crains que ce que je pourrais lui dire ne compte pas. Vous savez... Parfois, elle est comme une adolescente. Il suffit de lui interdire quelque chose pour qu'elle fonce tête baissée.

— Bien ! Si vous préférez, je peux moi-même avoir une discussion avec elle. Pouvez-vous me donner ses coordonnées ?

Juliette lui confie le renseignement qu'il demande. Elle pense qu'elle met peut-être Odette en difficulté, mais après tout, elle l'a bien cherché. Elle exige d'Aristide la promesse qu'il n'aura vis-à-vis de sa sœur ni violence verbale ni violence physique, ce qu'il accepte sans problème.

En quittant l'appartement de Juliette, Aristide se trouve un peu déstabilisé par le semi-échec de sa démarche. Néanmoins, il a obtenu le moyen d'avoir une conversation avec la véritable Odette. Il s'interroge sur la suite à donner : il est encore temps d'abandonner cette histoire. Mais il s'est engagé, donc il doit poursuivre sa mission jusqu'au bout. Après tout, il est très intrigué. Cette gémellité est un coup de théâtre auquel il ne s'attendait pas. Il met du piment dans cette affaire ; peut-être pourrait-il s'en servir dans son roman.

Lundi 8 août 2016, 15 heures

Odette et Armel ne se quittent plus. Pour la sœur de Juliette, la nature de leur relation est encore un peu floue. La jeune femme ne sait plus vraiment si elle joue ou si elle a pris le motard en affection véritable. Elle a décidé de remettre sa décision à plus tard. Pour le moment, elle a donné rendez-vous à Armel à la Cité des Sciences et de l'Industrie pour une exposition dont le titre les a amusés. Il s'agit de retracer le destin rare d'un aliment vedette : la pomme de terre.

Depuis trois semaines, on les voit se tenir par la main de théâtres en cinémas. Armel tremble d'émotion comme un gamin. Il n'a jamais connu une compagne aussi drôle, aussi décontractée, aussi cool... La bande des « 4i » a tout fait, tout dit pour le mettre en garde contre un flirt qui semble sans lendemain. Lui, il a 23 ans, elle 38 ans – ou peut-être 40, elle n'est pas très claire sur ce point. En général, une telle différence d'âge rend la survie d'un couple assez fragile. Pour l'intéressé, les copains sont nourris de préjugés idiots et ils n'ont rien compris à l'entente quasi idéale qui règne entre les deux amoureux. Armel parle d'une vraie communion avec sa compagne.

En résumé, il a parfaitement senti les réticences d'Aristide et des autres, mais il n'a aucune intention d'en tenir compte.

En outre, Armel vient de décrocher un petit rôle dans une pièce de boulevard qui sera donnée à la rentrée. Il s'est engagé à fond pour doter cet emploi de domestique bavard et bègue d'un éclat comique digne d'être remarqué. Odette a assisté à une répétition en juillet et lui a affirmé, en lui sautant au cou, qu'elle avait beaucoup ri – ce qui était exact.

Odette et Juliette doivent partir ensemble chez leur mère, le 25 août. D'ici là, elle est libre : elle a donc décidé de jouir sans retenue de sa relation avec Armel. Elle se sent transformée. Il n'a rien des vieux beaux crédules dont elle avait l'habitude d'abuser. Elle estime probable qu'il n'ait pas beaucoup d'argent, mais elle n'imagine pas tirer un profit financier de cette rencontre. Pour une fois, le plaisir physique primera. Elle a envie de ne pas penser fric, mais plutôt de se détendre avec un jeune homme qui lui plaît. D'ici son départ dans le Sud, elle

bénéficie de trois semaines de liberté, rien n'interdit de faire en sorte qu'elles soient heureuses.

Les huit jours à Saint-Laurent-sur-Gorre, sur la terre familiale, Odette les voit arriver avec terreur. Ils vont être d'un ennui mortel. Étant donné les relations qu'elle entretient avec sa mère, l'ambiance sera saumâtre. Elle trouve une solution : convier Armel à l'accompagner durant ce séjour.

Au moment d'entrer dans cette exposition consacrée au glorieux tubercule, Odette lui fait part de son idée. Cette perspective a l'air de la rendre si heureuse que son compagnon ne résiste pas à la tentation : il accepte immédiatement de suivre les deux sœurs. Odette laisse éclater sa joie. Elle se délecte déjà de la tête que fera Juliette. En plus, sa mère sera obligée d'accueillir Armel convenablement, ce qui créera un malaise qui réjouit sa fille. Sa famille va en faire une maladie, c'est certain ! Sa sœur aura ce regard muet qu'Odette connaît si bien et qui lui dira : t'amouracher d'un petit jeune de vingt ans ton cadet ! Comment as-tu osé ?

L'exposition « patate » est originale, Armel a prévu un grand sac pour se charger d'échantillons. Il a envie de rapporter toutes sortes de pommes de terre aux noms exotiques : Pompadour, Galante, Samba, Daisy... Odette poursuit la visite, mais elle ne participe pas à l'engouement de son partenaire pour les vicissitudes de l'histoire de la pomme de terre. Elle continue d'imaginer le scénario de ses vacances : elle se fera traiter d'inconsciente par les siens qui n'en finiront plus de lui reprocher son écart d'âge avec Armel. Elle répondra qu'elle se fiche complètement des conventions sociales et de l'avis des autres. Sa sœur et sa mère feront la gueule, ce sera encore plus drôle. Armel sera peut-être gêné, mais il n'y aura là qu'un dommage collatéral. S'il tient à elle, il lui faudra montrer sa détermination. Finalement, ces huit jours dans le giron familial vont être géniaux.

Son seul souci, c'est Jean-Joseph.

Tout en arpentant les salles de la Cité des Sciences, Odette fait mentalement le point sur sa relation avec cet étrange personnage.

L'hiver précédent, Odette a rencontré le Martiniquais Jean-Joseph dans une soirée organisée chez une copine de beuverie. De ses deux mètres cinq, il dominait toute l'assistance. Ce grand black martiniquais avait la stature d'un basketteur américain. Son envergure physique impressionnait, mais il était aussi doté d'une belle présence intellectuelle. Il ne souriait jamais, tout en se comportant avec politesse. Il parlait peu, mais de tout, avec intelligence, sur un ton qui rassurait. Les filles le regardaient comme le Saint-Graal. Certaines étaient à deux doigts de se prosterner devant lui.

Odette avait été électrisée dès le premier abord. Sa frénésie de rires et de gloussements s'était effacée d'un seul coup. Devant Jean-Joseph, elle perdait son arrogance et son sens de la provocation. Il s'adressait à elle avec douceur et calme, comme à une adulte et non pas (ce qu'adorait faire sa sœur) comme à une enfant gâtée. Dans ce corps de géant, elle ne se serait jamais attendue à une voix aussi posée, presque envoûtante. On avait l'impression qu'il maîtrisait n'importe quel interlocuteur sans hausser le ton. Ses gestes étaient souples et assurés. Il n'était jamais gêné par ses longs membres ou sa haute taille. En sa présence, Odette devenait muette de timidité. Elle n'était plus l'Odette volage et futile.

Dès le début de leur relation, il l'avait prévenue : entre eux, il n'était pas envisageable de parler d'autre chose que d'une liaison purement charnelle et il ne s'engagerait pas au-delà de deux ou trois nuits. De plus, celles qui avaient l'honneur de partager son lit ne devaient poser aucune question sur ses activités. Elles étaient libres d'accepter ou non ce contrat de courte durée, mais ses termes devaient être strictement respectés. Odette avait été très excitée de vivre une expérience aussi étrange, à mille lieues des petites coucherie mesquines dont elle avait l'habitude.

À l'issue de cette période, elle lui avait demandé l'autorisation de le revoir « à titre amical ». Elle se sentait rassurée par sa force tranquille, appuyée sur une montagne de muscles. Jean-Joseph accepta sa compagnie à condition qu'elle ne l'envahisse pas. À la moindre indiscretion, il la « dégagerait ».

Aujourd'hui, la situation est claire. Jean-Joseph vit au fond d'une impasse, dans une sorte de grande véranda qui ressemble à un atelier d'artiste. Odette y dort sur ce qui pourrait être un sofa. Elle ne doit pas parler, sauf s'il l'interroge. Elle a interdiction de faire le ménage. Dès lors, elle a pris l'habitude de passer quelques soirées chez lui, lorsqu'elle se sent fatiguée ou excédée de la vie quotidienne. Elle a le sentiment que la cure de silence qu'il lui impose lui fait du

bien.

Parfois, Jean-Joseph reçoit des gens dans son antre. Si elle est présente, Odette est priée de servir le thé et de s'éloigner. Elle se sent incapable de lui désobéir. Ce qui intrigue Odette, c'est que depuis la fin de leur relation physique, il ne rencontre aucune femme dans son atelier. Elle a tenté à plusieurs reprises de se rapprocher de nouveau de lui, mais il lui a instamment demandé de rester à sa place avec une douceur impérieuse. Il lui inspire un sentiment paradoxal : souvent c'est un mur de glace, parfois c'est un astre envoûtant et lumineux.

Une fois, il l'a autorisée à parler d'elle, de sa famille, du village de son enfance, puis de la manière dont elle vit. Il n'a pas souri, mais elle a perçu une vague lueur d'intérêt dans son regard quand elle a évoqué ses différentes escroqueries amoureuses.

Voir le géant bouger comme un immense félin, c'est une vraie fascination pour elle. Lorsqu'elle le compare à tous les petits hommes ridicules dont elle se joue, elle a l'impression de côtoyer un monstre qui peut ravager n'importe qui d'un seul coup de patte. Odette a parlé de son « ami » à Juliette, comme d'une vague connaissance. Elle ne lui a rien dit de la fascination qu'il exerce sur elle. Sa sœur en aurait fait un nouveau drame et aurait organisé une nouvelle occasion de dispute.

Récemment, en levant le doigt, Odette a obtenu le droit de lui avouer qu'elle sort avec Armel et qu'elle compte disparaître une semaine chez sa mère. Jean-Joseph a répondu qu'il s'en fichait complètement.

Elle a résolu de ne pas parler de Jean-Joseph à Armel, ça compliquerait tout. Ces deux relations appartiennent à des registres différents. Elle ne veut pas qu'Armel s'inquiète d'une « concurrence » qui n'existe pas.

Présentement, la main dans la main, ils assistent à la démonstration d'un nouveau modèle de friteuse, ce qui permet à Odette de penser à autre chose.

Mercredi 10 août 2016, 9 heures

Le journaliste, héros du roman d'Aristide, s'appelle Gaspard Delamontagne. L'auteur a décidé de prendre le contre-pied des aventures de Rastignac ; par conséquent, les débuts de Gaspard sont brillants. Gaspard impose rapidement son sens de l'observation, le brio de sa culture, la fluidité de son écriture, suscitant des jalousies et des adversités qui vont chercher à lui barrer la route du succès.

Le sujet qui préoccupe prioritairement Gaspard, c'est l'inculture de ses concitoyens.

À la direction de *L'Impertinent* qu'il a rejoint, il propose une enquête originale : il s'agit de faire subir les épreuves du certificat d'études de 1930 à un échantillon représentatif de la population française, en faisant en sorte que les « candidats » n'aient pas accès à Internet au moment de leurs réponses. La rédaction en chef approuve. Une logistique est mise en œuvre pour organiser un pseudo-examen. Les notes obtenues par l'échantillon de population se révèlent catastrophiques. Il y a de quoi s'interroger sérieusement sur le niveau scolaire des Français.

Le numéro de *L'Impertinent* qui diffuse les résultats de son travail se vend très bien. Dans chaque ménage, on s'amuse à repasser l'examen. Les lecteurs se moquent de leur propre nullité, mais ils sont rassurés par l'existence de Wikipédia et consorts. Les experts se récrient : savoir le nom des fromages de chaque région française ou les dates du règne de Napoléon III, cela est-il nécessaire à la culture du jeune garçon ou de la jeune fille ? Une belle polémique enfle à travers les médias, dont le journal de Gaspard recueille les fruits.

Selon le journaliste, les Français ont accès à plus de connaissances certes, mais ne les possèdent pas. On peut dire qu'Internet les dispense d'apprendre la liste des chefs-lieux de département par cœur, mais alors on peut se poser une question : comment le vide laissé dans les esprits a-t-il été comblé ? Gaspard met en cause le bas niveau des contenus médiatiques, la manipulation des foules par les gouvernants et la diffusion massive du consumérisme. Tout est fait pour que

les gens ne réfléchissent plus, consomment activement et soient conduits insidieusement à se plier aux intérêts économiques des gouvernants et des grandes firmes.

Après ce chapitre, Aristide convient de stopper la course du curseur de son clavier. Il a du mal à se consacrer à sa tâche d'écrivain plus d'une heure trente. Au-delà, il sait qu'il prendrait le risque du remplissage. Il doit donc se détendre : une marche dans le parc des Buttes-Chaumont fera l'affaire. Après tout, Montaigne ne disait-il pas quelque chose comme : mes idées dorment quand je les assieds ?

L'après-midi de ce jour, il a donné rendez-vous à la dénommée Odette. En déambulant entre les massifs de verdure, Aristide ne peut éviter de penser à cet entretien. Ce n'est pas la première fois qu'il se pose des questions sur son attitude dans cette affaire, mais cette fois-ci, cette rencontre lui paraît soudain complètement absurde. De quoi se mêle-t-il ? Ce pauvre Armel s'est fourré dans un guêpier embarrassant, il lui revient de s'en sortir tout seul. On l'a suffisamment mis en garde !

Aristide est trop scrupuleux pour s'en tenir là. D'une part, il se sent lié par un serment d'amitié et d'autre part, son attention d'écrivain est – bien qu'il s'en défende – aiguisée par cette histoire curieuse de deux sœurs jumelles aux tempéraments opposés qui ne semblent pas s'apprécier. Il y a là le début d'une intrigue dont il pourrait peut-être tirer parti.

Vers quinze heures, Odette le reçoit dans son appartement de Bagnolet, son adresse officielle. Un désordre étudié règne dans le salon. Des revues traînent sur la table basse, les fauteuils de cuir vert sont recouverts de coussins disparates, une écharpe, un manteau occupent un dossier de chaise. C'est un vrai habitat de célibataire, l'opposé du logement de sa sœur : le rangement et le ménage sont en option.

Aristide est décidé : cette rencontre est peut-être une corvée qu'il aurait pu éviter, mais il est doté d'une obstination qui lui commande d'aller jusqu'au bout de ce qu'il entreprend.

Odette aborde ce rendez-vous avec un sentiment confus. D'une part, elle sent au creux de l'estomac une alerte insidieuse qui lui suggère un risque, voire un danger ; d'autre part, sa curiosité et son tempérament fantasque la poussent à voir ce type qui se préoccupe tant des affaires amoureuses de son copain, comme une mère poule.

Aristide se trouve frappé par la ressemblance et la dissemblance d'Odette et Juliette. Comme il se doit pour des jumelles, les traits des deux femmes sont identiques. Odette montre le physique de Juliette. Même visage parfaitement ovale, mêmes pommettes rosées, même bouche sensuelle... Pour le reste, tout est différent. Aux tenues strictes de Juliette, talons hauts, jupe noire, chemisier bien coupé et coiffure sage s'oppose le faux négligé de sa sœur : baskets, jean déchiré, pull trop grand, chevelure déstructurée. Elle ne s'assied pas, elle se prélassse sur son fauteuil, jambes repliées sous elle. Elle donne la sensation de s'appliquer à prendre l'air décontracté pour se rassurer elle-même.

En réalité, son attitude ne tranquillise pas du tout Aristide : elle lui paraît surfaite. Il entame la discussion avec précaution. Il dit que sa démarche se justifie pour une raison simple : Armel est son ami et il s'inquiète de son sort. C'est un garçon d'un tempérament fragile et volontiers excessif lorsqu'il a l'impression qu'on s'intéresse à lui. Lorsqu'on le déçoit, Armel est capable d'entrer dans un processus de dépression à long terme. Bien sûr, Aristide se défend d'intervenir dans leur relation, mais il tient à informer Odette des conséquences d'un comportement trop léger avec lui.

Avec une malignité qui pourrait être perçue de manière perverse pour ceux qui la connaissent, Odette met de côté son arrogance et son ton péremptoire, elle écoute Aristide avec un charmant sourire. Elle se montre à la fois raisonnable et contrite. Elle affirme qu'elle n'imagine aucunement rendre Armel malheureux. Bien au contraire.

Malgré ces assurances, Aristide ne peut se départir d'une intuition désagréable. Sans qu'il puisse l'expliquer, l'émotion de son interlocutrice lui paraît suspecte. Dans ses yeux, il croit déceler une ombre sombre et menaçante. Aristide éprouve la quasi-certitude que cette femme n'est pas aussi sympathique qu'elle veut s'en donner l'air. Elle dégage une impression d'instabilité et peut-être de dérangement mental.

Il se trouve conforté dans cette conviction lorsque l'attitude d'Odette se

durcit subitement :

— Écoutez, monsieur Sorbin, il faut que je vous dise quelque chose. Je ne sais pas comment l'avouer à Armel... mais... mais au moment de l'accident, j'étais accompagnée de mon cousin Joseph... qui a reçu une légère éraflure au poignet en essayant de me retenir.

— Et alors ?

Le ton d'Odette devient assourdi. Son teint clair tourne au blanchâtre. Elle prend une grande inspiration avant d'assener l'information qu'elle tenait en réserve :

— Alors, Joseph exige réparation pour sa blessure... à hauteur de cinquante mille euros ! À défaut, il menace de porter plainte contre Armel. Délit de fuite, c'est une lourde amende et même une peine de prison...

Un rideau de plomb tombe entre Aristide et Odette. Les mauvais pressentiments de l'étudiant se trouvent plus que confirmés : il est certain que d'une part cette femme se joue d'Armel, et que d'autre part elle ment. Il ne croit absolument pas à la fable du parent surgi de nulle part.

— J'aimerais bien le rencontrer, votre cousin, mademoiselle.

— Aucun problème, Aristide, je suis désolée que vous ne me croyiez pas. Je vais organiser un rendez-vous.

Lorsque Aristide se lève, Odette juge bon d'insister, les yeux dans les yeux :

— Monsieur Sorbin, je vous l'assure : jamais je ne ferai de mal à Armel. Mais il faut absolument que nous trouvions un arrangement avec mon cousin.

Restée seule avec elle-même, Odette se réfugie dans sa chambre sous une tonne de coussins. Elle n'aurait jamais dû parler de cette affaire d'accident à Jean-Joseph. Décidément, elle est capable de n'importe quoi. Le Martiniquais a tout de suite vu le profit possible pour lui et a commandé à Odette d'exercer un chantage. Elle a vaguement tenté de résister, mais au moment où elle s'opposait à son projet, le regard du grand black l'avait terrifiée.

Samedi 13 août 2016, 23 h 30

Dans l'après-midi, Jean-Joseph a été reçu par l'attaché parlementaire de Victor, Herbert Morinot. Le député a horreur de mettre les mains dans le cambouis, c'est-à-dire de plonger dans des affaires qui ne relèvent pas de son monde policé. Morinot est rompu à ce genre de tâches. Il se montre toujours très bon pour les questions terre-à-terre, Victor lui voue une totale confiance.

Pour cette présentation, Jean-Joseph a revêtu sa chemise, sa cravate, et dégainé son plus large sourire. Il sait inspirer de la sympathie et se rendre indispensable. La discussion a été simple et vite expédiée. Morinot, qui n'avait pas d'autre choix, lui a attribué sans difficulté l'affichage de la prochaine campagne du député Lianès. Jean-Joseph l'a assuré de la totale discrétion de ses hommes parfaitement compétents pour ce type de mission. Le calendrier et la rémunération ont été décidés facilement. Le travail démarrera dans le Cantal dès le 15 janvier, pour un mois. Jean-Joseph s'est engagé à ne pas créer de problèmes en cas de rencontre avec des colleurs des partis extrêmes. C'est la principale exigence de Victor.

Le député a appelé Juliette pour lui faire part de sa pleine satisfaction à propos du chargé d'affichage que lui a dégotté sa sœur Odette.

Ce même jour, Aristide est préoccupé. Et lorsqu'il se sent soucieux, Aristide ne peut écrire, ce qui le frustre profondément. Odette lui a fixé un rendez-vous avec son cousin à 23 h 30 dans son atelier. L'horaire a surpris l'étudiant, mais elle a prétendu que c'est le seul créneau possible pour lui. Cette rencontre à la nuit tombée tourmente Aristide, mais en même temps il est excité par cette entrevue au parfum d'aventure.

Dans sa tête, l'histoire d'Armel se mélange avec celle de Gaspard, le héros de son roman.

Il ne sait comment aborder la question des cinquante mille euros avec Armel, puisque Odette ne lui en a pas parlé. D'ailleurs, est-ce à lui de révéler les exigences du « cousin » à Armel ? Il pressent que son ami en fera une tragédie ; il assimilera l'attitude d'Odette, qui ne lui a rien dit, à un manque de confiance caractérisé. Leur couple résistera-t-il ?

Aristide se dit qu'il prendra des décisions après son entretien avec le fameux « cousin ». De toute façon, il ne peut rien faire d'autre que passer la journée à patienter dans l'attente de cette réunion. Pendant toute la soirée, il fait plusieurs fois le tour de son appartement tout en évaluant plusieurs hypothèses, dont la possibilité de ne pas honorer le rendez-vous.

Il se force à poireauter jusqu'à 23 heures avant de mettre les pieds dehors. Au bas de son immeuble, Paul et Germain l'attendent. Aristide a jugé bon de se faire accompagner par les rescapés de la bande des « 4i » : en pleine nuit, le quartier de l'atelier de Jean-Joseph est sordide et inquiétant.

Les « 3i » ne se parlent pas beaucoup durant leur déplacement dans la voiture de Paul. Arrivé à proximité en compagnie de ses deux acolytes, Aristide lève les yeux au ciel comme pour implorer son aide. L'endroit n'inspire pas confiance. L'anxiété gagne les trois garçons lorsqu'ils s'approchent du lieu de rendez-vous. Ils marchent de front ; leurs pas résonnent durement sous la voûte qu'ils doivent emprunter pour déboucher dans l'impasse qui mène au logis de Jean-Joseph.

Près du but, Aristide, sans un mot, serre les bras de ses deux gardes du corps. Il se rend compte à ce moment précis qu'il a rarement eu aussi peur. Paul tente de l'apaiser :

— On est là, Aristide, sois tranquille.

Il est convenu que Paul et Germain resteront à distance raisonnable. À portée de voix, au cas où...

Quand Aristide toque à la porte vitrée, la pièce principale de « l'atelier » paraît plongée dans la pénombre. De l'extérieur, l'étudiant ne distingue aucun mouvement. Odette apparaît après quelques instants et le fait entrer d'un geste, sans un mot. Quelques lampes stylées, qui semblent datées du XIX^e siècle, dispersent de faibles auréoles de lumière.

Odette présente son « cousin » Jean-Joseph. Aristide salue brièvement ce

métis athlétique aux larges épaules. Dans la pénombre, ce dernier domine son visiteur d'une bonne tête. Pour obtenir une si belle carrure, Aristide juge qu'il doit s'adonner à plusieurs heures de musculation par semaine. D'un geste, le « cousin » l'invite à s'asseoir sur une sorte de tabouret garni d'un tissu coloré. Les deux hommes se font face, séparés par une table basse en céramique et fer forgé. Leurs visages sont faiblement éclairés. Le regard du « cousin » luit durement. Aristide a l'impression d'un fauve qui guette sa proie. En plus, Jean-Joseph parle doucement du bout des lèvres. Pour Aristide, ce type paraît tellement sûr de sa force qu'il n'a aucune intention d'élever la voix. Ce qu'il dit semble d'autant plus menaçant.

Avec empressement et en silence, Odette remplit le rôle en général dévolu à la maîtresse de maison, ce qui ne va pas sans surprendre quand on connaît ses opinions ultra-féministes. Son mutisme inquiète Aristide : c'est la confirmation qu'elle craint son « cousin ». Elle sert un mauvais scotch dans des verres à la propreté approximative. Le caractère disparate du mobilier intrigue Aristide. Le lieu ressemble finalement plus à la réserve d'un antiquaire qu'à un atelier de peintre.

Mentalement, Aristide envoie une pensée à Paul et Germain qui doivent faire le guet quelque part dans les environs, en tendant l'oreille pour parer à toute éventualité.

Pour tout dire, l'ambiance est particulièrement glauque, mais Aristide fait l'effort de dominer sa peur :

— Vous êtes donc le cousin d'Odette, monsieur.

— Oui, vous voulez voir mes papiers ?

Vu le ton sur lequel l'invitation a été lancée, Aristide préfère décliner.

— Vous êtes le fils de...

— Le fils adoptif de l'oncle d'Odette !

Aristide enregistre, mais ne juge pas bon de commenter. Une idée fugitive lui traverse l'esprit : dans les romans qu'il dévore, les enfants adoptifs jouent un grand rôle. Cette procédure est souvent la source de rebondissements dramatiques. Il se reprend : il faudrait qu'il arrête cette manie de tout ramener à des souvenirs littéraires.

— Vous étiez donc présent au moment de l'accident avec la moto rouge.

— Oui, monsieur ! J'ai moi-même été blessé au poignet, dit-il en dévoilant un bandage.

L'homme parle calmement, sans jamais montrer un signe d'agacement.

— Vous avez exigé cinquante mille euros pour ne pas déposer plainte. Cela est excessif et pourrait s'appeler un chantage. Vous savez que c'est illégal ?

Aristide n'est sûr de rien, mais sa remarque a pour but de menacer ce cousin surgi de nulle part. Ce dernier répond comme s'il avait affaire à un adolescent inconscient, ce qu'Aristide n'apprécie pas :

— Monsieur Aristide, mon père m'a élevé dans l'idée qu'il fallait réparer lorsqu'on commettait un mauvais coup ou une violence. Odette m'a convaincu de ne pas porter plainte, ça aurait entraîné beaucoup de désagrément pour son copain. J'ai donc proposé une solution plus simple pour tout le monde. Je me contenterai de 15 000 euros ou de la moto de votre ami.

— Armel commence tout juste à travailler, il n'a pas cette somme ! Et il tient à son engin !

— C'est un prix sympa, vous n'avez qu'à consulter l'argus. Je l'ai baissé pour faire plaisir à Odette qui semblait dans la peine...

— Monsieur Jean-Joseph, votre petite blessure ne vaut pas 15 000 euros !

— Monsieur, il y a eu délit de fuite ! Vous savez que la justice exigera beaucoup plus si je porte plainte.

— Et si c'était moi qui portais plainte pour chantage ?

— Bien ! Dans ces conditions, je vais vous remercier de cette visite inutile et vous raccompagner à la porte.

Il parle toujours avec une sorte de flegme anxiogène. Aristide n'a pas bougé, il se sait incapable d'engager une épreuve de force.

— Vous vous doutez que nous n'en resterons pas là, monsieur Jean-Joseph, si c'est bien votre nom !

L'autre soulève les épaules :

— Pff ! Nous verrons, monsieur. Maintenant, je vous demande de rejoindre vos amis qui doivent s'impatiser dehors.

Il a deviné la présence des gardes du corps d'Aristide. L'étudiant s'oblige à ne pas prendre l'air étonné devant sa perspicacité. Il réfléchit rapidement au moyen de sortir dignement de l'entretien. Des menaces sont visiblement superflues. Il opte pour la simplicité. Il pose son verre sur la table de manière suffisamment brusque pour faire comprendre son agacement :

— Très bien, monsieur !

Il s'applique à prononcer ces trois mots d'un ton froid et sec, se lève, ouvre la porte. Il éprouve le besoin de se retourner et de rajouter :

— Nous nous reverrons !

Jeudi 1^{er} septembre 2016, 8 h 30

Dans les rues, dans le métro, les Parisiens ont adopté leurs mines et leurs allures compassées de cette époque de l'année qu'on appelle « la rentrée ». Les gamins, cartables brinquebalant dans le dos, galopent déjà vers leurs écoles. Les livreurs embouteillent les artères étroites et les retraités sont courbés sur leurs pauvres cabas garnis de patates et débordant de verdure.

Dans son bureau de l'Assemblée, Victor Lianès est à pied d'œuvre plus tôt que d'habitude. Il parcourt les titres de la presse lorsque Morinot entre, lui aussi très matinal. André Morinot travaille comme une brute au service de son député avec la fidélité d'un chien de garde. Il est issu d'une longue lignée de bergers pyrénéens dont il a hérité la haute stature et le parler franc et rugueux. Dès son apparition, Victor pressent que quelque chose le tourmente :

— Une mauvaise nouvelle, André ?

— Pas une, trois mauvaises nouvelles. La première concerne le Martiniquais qui doit faire notre affichage. J'ai contacté les policiers. Il n'a rien fait de grave pour le moment, mais ils l'ont à l'œil. Il paraît qu'il fréquente des milieux pas très nets.

— Les flics surveillent beaucoup de monde en ce moment. Et puis tu m'as dit toi-même que nous n'avions pas tellement le choix. Personne n'a envie de s'enterrer quinze jours dans le Cantal pour coller des affiches.

— La seconde nouvelle vient de tomber. C'est Barigny qui sera ministre.

Victor blêmit. Dans le grand jeu de mécano ministériel qui s'est déroulé en coulisses pendant plusieurs semaines, il savait qu'il n'aurait pas la Culture et encore moins les Finances, mais le poste des Outre-mer s'était découvert ; il l'espérait. Certes, il n'entend rien aux problèmes des territoires ultramarins ; certes, ce n'est pas en passant du temps dans les Antilles ou en Guyane qu'il aurait soigné sa carrière, mais c'est tout de même un job de niveau ministre !

— Barigny, Isabelle Barigny... mais elle n'y connaît rien non plus !

— Désolé, Victor !

Victor s'abîme dans un long moment de silence dont il émerge en balbutiant :

— Écoute, André... je... Enfin, je... Il faut...

— Ce n'est pas tout, Victor... Sophie vient de réapparaître.

Le député Lianès se met à trembler. Ses mains gesticulent comme celle d'un noyé. Il bave, postillonne, se crispe. Il a failli abattre son poing sur son bureau avant de s'apercevoir qu'il n'a même plus la force de le faire. Une sorte de tempête intérieure lui ravage les tripes.

Sophie était une jeune assistante dont il s'était épris quelques années plus tôt. Il avait succombé à ses yeux verts, à sa mine pétillante et son allure sportive. À sa première tentative de rapprochement, elle l'avait remis en place avec diplomatie. Au second incident, elle avait dû se débattre contre son enlacement. Devant sa résistance, il l'avait giflée. Le lendemain, elle avait porté plainte. Elle avait pour elle les témoignages de ses collègues qui n'auraient pas hésité à charger le député. Victor s'était excusé, l'avait dédommée largement, priée de retirer sa plainte et de disparaître.

— Qu'est-ce qu'elle veut, cette salope, André ?

— De l'argent, évidemment. Elle menace de laisser paraître un article et même d'écrire un livre.

— Elle ne fait pas ça toute seule... de son propre chef ?

— Non, Victor, il semble qu'il y a quelqu'un derrière elle.

— Qui ?

— Un avocat... un Martiniquais du nom d'Amédée Joseph, le frère de notre colleur d'affiches.

Vers minuit, Odette s'est mise au lit d'excellente humeur.

Contrairement à ses craintes, la semaine qu'elle a passée dans le Limousin a

été joyeuse et détendue. Sa mère et sa sœur ont accueilli Armel avec sympathie. Dans leurs regards, Odette a lu l'esquisse d'un espoir fou : a-t-elle enfin trouvé l'amour ? Était-elle en train de ranger son cynisme et son arrogance ? Dans le comportement de sa mère et de sa sœur, elle a senti qu'il restait quelques doutes, mais elle a décidé de ne pas tenir compte des interrogations que son couple suscitait. Elle s'est appliquée à faire découvrir les paysages de son enfance à Armel qui a pris un plaisir visible à ces visites. Les représentations de la pièce dans laquelle il joue débiteront le 11 du mois, ce séjour lui a donc fourni une occasion bienvenue de se détendre avant d'affronter les critiques et le public.

Si sa mère a été emballée par le charme juvénile du garçon qui courtise sa fille, Juliette a montré un enthousiasme plus modéré. Connaissant l'instabilité caractérielle d'Odette, elle peine à croire qu'elle vit désormais une authentique histoire d'amour. Pour autant, elle s'est attachée à ne pas décourager sa sœur pour lui laisser sa chance d'un futur apaisé.

Malgré ou à cause de l'enchantement de leur relation, Odette n'a toujours pas informé Armel de ses rapports avec son « cousin ». C'est la seule ombre sur leur relation.

Ce 1^{er} septembre, alors qu'elle s'éveille, elle se jure de parler à son amant.

Au matin de ce même jour, l'humeur d'un homme est massacrant. Aristide Sorbin ne peut plus écrire un mot. Il a laissé Gaspard Delamontagne en plan. La situation reste figée dans son ordinateur. Le jeune journaliste est honni par tout ce que Paris compte de plumitifs en place. Ceux-ci sont inamovibles de fait. Ils sont complaisants envers les puissants et réputés pour leur aptitude à répandre les nouvelles qui plaisent à leurs auditoires. Le cadre de l'histoire est là, mais l'étudiant ne se sent pas capable de le développer. Le découragement fait son œuvre.

Pour couronner le tout, il a confié ses premiers feuillets à l'un de ses maîtres qui a accepté de les lire. Son jugement a été peu engageant : intrigue prévisible, style insipide, descriptions scolaires, dialogues bavards... En substance, si l'idée de départ n'est pas mauvaise, il a conseillé à Aristide de revisiter le texte dès le

début et de travailler davantage son écriture.

L'étudiant a rengainé son amour-propre, mais son tempérament orgueilleux a souffert. Son prof lui a aussi suggéré de prendre du temps pour vivre sa vie. Le talent se nourrit des vicissitudes de l'existence de l'auteur, favorables ou non.

Ce matin, alors que chacun rejoint ses affaires, Aristide constate la vacuité de son avenir immédiat. Il se sent piégé par lui-même : il n'écrit plus et ne supporte pas son inaction littéraire. Il est trop amer pour reprendre son manuscrit et la rentrée universitaire ne l'occupera pas avant un bon mois. En plus, il est toujours turlupiné par le sort d'Armel dont l'obstination à sortir avec une fille pas très nette l'inquiète.

Présentement, il a le choix entre prendre un billet de train en direction du Midi pour se laisser vivre aux crochets de ses parents ou bien se propulser chez Armel pour le convaincre des menaces qui planent sur sa tête.

Il décide de convoquer le jeune artiste pour un déjeuner au Liberty à treize heures, le jour même.

Lorsque Armel prend place devant lui, autour d'une table à l'écart des clients habituels, Aristide se dit qu'il a encore du boulot avant de se prétendre écrivain. Pour lui, un grand littéraire est un homme capable de maîtriser ses émotions et celles de ses contemporains. En d'autres termes, un auteur ne peut être qu'un vieux sage qui a suffisamment souffert pour parler des tourments des autres.

Lui, il est loin d'en être là. Il se torture l'esprit pour avouer à Armel ce qu'Odette lui a caché, sans faire de peine à son copain. À ce moment précis, Aristide, muet face à sa salade de macédoine, ne s'aime pas. Il se trouve petit et emprunté. Et puis, devant la mine hilare d'Armel qui ne pense qu'à « l'amour de sa vie », tout est sorti d'un coup : le « cousin » d'Odette, ses exigences et la duplicité d'Odette qui lui a dissimulé la vérité.

Vendredi 2 septembre, 9 h 30

Lorsque Juliette entre dans le bureau de son ministre Xavier Dugin, celui-ci l'entraîne vers les fauteuils de cuir noir sur lesquels les invités de marque sont conviés à se poser. Il fait servir le café et s'empresse de remplir lui-même les deux tasses de porcelaine. Juliette a pris place en tentant de percer la raison d'une telle prévenance qui ne lui plaît pas. Elle a déclaré sa candidature pour le poste de responsable de l'Agence des Chèques-Vacances. La question des vacances à bas coût des gens ne la passionne pas vraiment. Pour tout dire, elle s'en fiche un peu ; mais le job lui permettrait d'obtenir ce qu'elle voulait depuis longtemps. La directrice sortante dispose d'un emploi bien payé, d'un pouvoir indiscuté sur des salariés aux ordres. En plus, elle bénéficie d'avantages annexes non négligeables : voiture de fonction, chauffeur, frais de représentation, primes...

— Juliette, vous savez combien j'apprécie votre travail auprès de moi depuis trois ans. Le président lui-même est informé de la qualité de vos conseils...

— Monsieur le Ministre, je suis honorée...

À ce moment, Juliette respire avec difficulté, elle se voyait déjà appelée « madame la directrice » par une cohorte de courtisans courbés jusqu'à terre. L'espace d'un instant, elle vouait des louanges à monsieur Jacquard, son instituteur de CM2 qui la lança, si bien armée, dans sa longue carrière scolaire et universitaire. Mais son interlocuteur attaque :

— Juliette, j'ai besoin de vous !

Juliette sent son corps se raidir. Elle éprouve soudain la nécessité de poser sa tasse pour ne pas la faire chuter sur les tapis précieux du ministre. Elle sait, pour avoir déjà prononcé la même phrase, que dans le langage administratif cette injonction annonce au fonctionnaire visé qu'il va écopier d'une mission pourrie.

— Voilà, Juliette, c'est simple. La direction générale des ressources humaines va être libre. Je veux la confier à une femme solide, expérimentée, qui saura y remettre de l'ordre.

Le ministre profère sa sentence sans ciller. Il sait pourtant que ce n'était pas l'ambition de Juliette. Il n'ignore pas sa candidature à l'Agence pour les chèques-vacances. Pour enfoncer définitivement le clou, il ajoute :

— Le job à l'Agence reviendra à Julien Ortegand.

Alors que Xavier Dugin explique à Juliette l'importance stratégique du poste qu'il lui propose, l'esprit de la jeune femme fonctionne à toute vitesse. Ortegand, elle le connaît. C'est un magouilleur de première classe. Il a dû bénéficier d'un piston plus efficace que le sien. Il faudra qu'elle vérifie si Victor a bien fait le boulot de lobbying. Si ça se trouve, il s'en est lavé les mains ! Si c'est le cas, il va en entendre parler !

Dugin poursuit sa séance de torture :

— Bien sûr, vous pouvez refuser...

Juliette apprécie à sa juste valeur ce moment d'hypocrisie administrative. Elle n'ignore pas ce que contiennent ces trois points de suspension : une mise au placard dans tous les sens du terme. On lui trouvera un petit bureau au sous-sol, sans secrétariat, avec un ordinateur ancienne génération. Plus de dossiers à traiter. Plus de réunions de travail. Plus de communication avec les collègues qui s'enfuiront dès qu'elle tentera une approche. Plus rien.

Bref, elle vient de perdre une épreuve importante aux Jeux olympiques administratifs. Les ressources humaines, c'est un domaine qui la rebute tout particulièrement. Se coltiner les ambitions de carrière des collègues, quelle ironie quand on connaît les siennes ! Encaisser le courroux des chefs de service auxquels elle refusera des moyens en personnels supplémentaires ! S'asseoir devant les représentants syndicaux qui ne seront d'accord sur rien ! Boire des coups à chaque départ de retraite !

Juliette ne dispose de rien d'autre à afficher qu'un sourire coincé. Et comme l'usage veut que ce genre de conversation se déroule dans une atmosphère parfaitement policée, Juliette trouve le souffle nécessaire pour remercier le ministre de la confiance qu'il lui prodigue.

Au moment où un poste envié vient d'échapper à Juliette, Armel réussit l'exploit de surprendre Aristide. Lorsque l'étudiant lui annonce que le fameux « cousin » d'Odette lui réclame 15 000 euros pour lui éviter de tomber dans les griffes de la justice, Armel pouffe de rire.

— Ce n'est pas sérieux, Ari ! Où veux-tu que je trouve 15 000 euros ?

Lorsque Aristide ajoute que Jean-Joseph propose de prendre sa moto en paiement, Armel se fait plus tranchant :

— Pas question de lui donner ma moto ! Et pas question de payer !

Aristide s'étonne de sa réaction, mais finalement il la juge saine. Il mesure en ce moment combien sa relation amoureuse a changé son ami. Il n'a plus devant lui un garçon peureux et irrésolu, mais un homme qui n'a aucune intention de se laisser marcher sur les arçons.

Armel estime que le refus de payer est la seule bonne réponse à la tentative de chantage dont il est l'objet. Après réflexion, Aristide l'assure qu'il prend des risques, mais qu'il peut s'en sortir sans casse. Sauf s'il exhibe un atout imprévu de sa poche, il est assez probable que le « cousin » ne dispose d'aucune preuve formelle du délit de fuite. Dans le cas contraire, il l'aurait mentionné à Aristide.

Armel confirme sa position d'un air de fermeté que personne ne lui connaissait. Il lui reste à régler un problème adjacent. Pourquoi Odette, qui était au courant de ce « marché », ne l'avait-elle pas prévenu ? Il en ressent une certaine amertume, mais il écouterait les raisons de sa compagne avant de s'indigner de son silence. C'était ainsi, pense-t-il, qu'un couple solide doit fonctionner en cas de difficultés internes.

De son côté, Aristide se trouve soulagé. Il s'était préparé à supporter la nouvelle déprime d'Armel, mais celui-ci a assumé l'information avec maturité. L'étudiant va pouvoir enfin se replonger dans son roman avec application.

La suite du destin de Gaspard sera une vraie lutte littéraire, âpre et parfois décourageante, mais là est le chemin du succès. Aristide cherche d'abord le moyen de donner un caractère plus consistant à son acteur principal. Pour endurcir un personnage, il faut le confronter à des épreuves rudes. Le début du roman ira dans ce sens. Plutôt que de le situer tout de suite au faîte de sa profession, l'auteur emmènera Gaspard dans une croisade longue et aride pour dénoncer le peu d'esprit d'initiative de ses confrères. Au début, les revers seront

nombreux, mais le héros doté d'une volonté de fer en viendra à bout. Cette « montée » de l'intrigue constituera une excellente première partie.

La suite commencera par une réunion de trois ou quatre conjurés jaloux qui décideront de perdre le jeune impertinent qui ose se prendre pour un journaliste. La horde des adversaires de Gaspard débutera son œuvre destructrice en l'isolant. Un professionnel d'investigation coupé de tous les réseaux se trouve bâillonné, c'est imparable. Après, on en viendra aux portes qui se ferment, aux barrages de secrétariat, aux conférences de presse qui lui seront cachées, au retrait de certaines accréditations officielles... Tout sera fait pour réduire à néant les projets de Gaspard.

Aristide imagine une façon de tirer son héros de ce mauvais pas. Il s'agira de l'apparition d'une journaliste qui lui plaira et qui, touchée par sa mise à l'écart, fera le nécessaire pour le remettre en selle. Moyennant quoi, cette âme salvatrice qu'il appelle Linda s'exposera elle-même à des représailles ; ce rebondissement permettra de relancer l'intérêt du lecteur pour la fin du roman.

Aristide rêve déjà d'une œuvre tonitruante, dérangeant... annonciatrice d'une grande carrière.

Vendredi 9 septembre 2016, 10 heures

La veille, vers 21 heures, Odette a découvert le corps de Jean-Joseph criblé de balles dans son atelier. L'homme était allongé sur le côté, il paraissait dormir. Elle fut prise d'une crise d'hystérie. En entendant ses cris, trois voisins se précipitèrent vers elle. Avec horreur, elle désigna le mort d'un doigt tremblant, comme s'il était responsable de quelque chose. Une femme avertit la police qui débarqua dans le quart d'heure suivant, toutes sirènes hurlantes. Le commandant Dubron et sa troupe procédèrent aux premiers constats avec une placidité qui contrastait avec l'agitation du quartier. L'état de stupeur d'Odette était tel qu'elle ne put répondre au premier interrogatoire du policier. Une policière s'occupa de la calmer un peu en l'emmenant à l'écart.

Juliette quitta ses occupations en urgence. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus de réparer une bêtise d'Odette. Le pire était arrivé. Le fait était là : il y avait mort d'homme. Sur place, elle fournit un effort pour ne pas engueuler sa sœur comme d'habitude. Elle choisit de l'enlacer de ses bras. Odette, noyée de sanglots, ne parlait plus. Elle n'entendait plus qu'une sorte de bourdonnement autour d'elle auquel elle ne comprenait rien.

Avec sang-froid, Juliette prit en main la situation. Elle offrit l'asile à Odette et fit venir son médecin personnel pour qu'il la calme. Au matin, Odette n'avait pas quitté sa chambre. Devant son état de prostration, Juliette eut le bon sens de convoquer Armel et de laisser le couple s'expliquer.

Le jeune homme entra avec inquiétude dans la chambre d'Odette. En criant son nom, elle se jeta contre sa poitrine. Enlacée avec son amant, elle sanglota longuement. Elle n'avait plus qu'une phrase à la bouche :

— Quelle conne j'ai été !

Armel fut ému de la confiance qu'elle lui témoignait. Il sentit qu'il devait la rassurer. Désormais, il n'était plus un jeune godelureau qui s'effondrait au premier coup du sort :

— Ne t'inquiète pas, on est tous passés par là.

Le lendemain, Odette a retrouvé un semblant d'aplomb, elle a été convoquée en bonne et due forme pour une audition devant le commandant Dubron. Juliette et Armel ont fait du bon travail en la remettant dans la réalité du moment. Odette a compris qu'elle n'était plus dans une histoire de coucherie ou d'une querelle avec un amant bafoué qui aurait mal tourné. Un homme sous la protection duquel elle s'était placée a été tué. La femme légère et insouciante qui a manipulé tant de soupirants vient de s'effacer, cette fois il s'agit d'un drame à affronter en adulte.

Cependant, le naturel qui n'est jamais bien loin chez un être aussi instinctif reprend vite du service. Devant le policier, elle ne peut s'empêcher d'évaluer le potentiel de séduction de l'homme qui la questionne. Elle se représente d'emblée le commandant sous la forme d'un rugbyman : massif, les épaules rondes, la tête presque rasée et le torse puissant. Ses yeux gris lui confèrent un regard fixe et sensuel. Conformément à l'image qu'elle a gardée des flics de feuilleton télévisé, il a dénoué sa cravate et remonté ses manches de chemise. Il parle comme un juriste. Il énonce les faits sur un ton monocorde. Ses phrases sont nettes et tranchantes comme une lame. Odette pense qu'en d'autres temps, elle aurait trouvé sa conversation particulièrement sexy.

Une interpellation soudaine du policier la sort brutalement de son fantasme. Aujourd'hui, la jeune femme se sent désarmée. Elle n'est plus celle qui adorait se mesurer aux hommes pour mieux en jouer. Elle n'est plus en situation de séduction, elle n'est qu'une citoyenne qui essaie de se plier à une audition policière comme elle peut.

La jeune femme, sur les conseils de sa sœur, dit tout, absolument tout ce qu'elle sait de Jean-Joseph. Sa rencontre, leur contrat à court terme, l'espèce de fascination qu'il exerçait sur elle, les rendez-vous secrets avec des inconnus dans son atelier, auxquels elle n'avait pas le droit d'assister. À une question plus précise du policier, elle avoue que les individus entraperçus qu'elle introduisait dans l'antre de l'homme ne lui inspiraient aucune confiance. Si elle ne participait pas aux conversations de Jean-Joseph, elle avait eu parfois l'occasion d'observer des échanges de billets de banque de la main à la main.

Elle n'est intervenue qu'à deux reprises dans les affaires de Jean-Joseph ; d'abord lorsqu'elle l'a mis en relation avec le député Lianès par l'intermédiaire de sa sœur.

— Et la seconde fois ? interroge le commandant qui ne perd pas le fil.

Odette hésite un instant, bafouille et se lance dans le récit de l'accident de moto et du chantage que Jean-Joseph exerçait sur Armel. Armel n'ayant rien à se reprocher – si ce n'est un délit de fuite peu grave – a incité sa compagne à ne rien cacher de la vérité au policier, bien qu'il y ait un risque que, dans l'esprit du policier, cette histoire fournisse au jeune homme un mobile d'éliminer Jean-Joseph. Elle doit avouer au commandant Dubron qu'elle s'est rendue coupable d'une supercherie supplémentaire, puisqu'elle a inventé de toutes pièces la présence de Jean-Joseph au moment de l'accident.

Arnaud Dubron possède l'instinct des vieux baroudeurs. Il a la nette impression d'avoir mis les pieds dans une affaire glauque et pleine de chausse-trappes.

Ce jour-là, il n'en a pas fini avec les auditions délicates, puisqu'à sept heures du soir, il a convoqué Victor Lianès. Au moment voulu, le député apparaît, accompagné de son avocat, maître Baladin, qui lui emboîte le pas en soufflant péniblement. En reconnaissant la silhouette du vieux juriste, Arnaud Dubron pense que la suite ne va pas être simple.

Volontairement, le policier a laissé la pièce dans la pénombre. Une seule lampe est allumée sur son bureau. Les trois visages qui s'affrontent sont éclairés par le bas, ce qui donne à l'entretien un aspect fantasmagorique. D'habitude, une telle ambiance plonge les personnes auditionnées dans l'inquiétude.

— Monsieur Lianès, nous avons trouvé dans les affaires de la victime un contrat entre vous et cette personne à propos d'une campagne d'affichage.

— C'est exact, commissaire. J'avais besoin d'un coup de main pour ma prochaine campagne électorale.

— Pourquoi avoir choisi Jean-Joseph pour ce travail ?

— Parce qu'il m'avait été recommandé par mon amie Juliette Cicéron qui tenait son adresse de sa sœur.

— Cet homme était déjà connu par mes services...

— Je l'ignorais, Commandant, je pense que Juliette l'ignorait aussi. Je reconnais que nous aurions dû vérifier, mais aujourd'hui, dans ma fonction, il est devenu tellement difficile de trouver des colleurs d'affiches motivés et compétents...

— Où étiez-vous dans la nuit du 8 au 9 septembre ?

— Séance de nuit à l'Assemblée. Vous pouvez contrôler, nos actes de présence sont répertoriés. Je n'ai rien à voir avec ce crime, Commandant.

Pour ceux qui connaissent Arnaud Dubron, le visage de marbre qu'il montre à cet instant n'annonce rien de bon pour celui ou celle qu'il a devant lui.

— Monsieur Lianès, nos services ont reçu une plainte pour agression sexuelle de la part d'une de vos anciennes assistantes. L'avocat de cet individu est maître Amédée Joseph, le frère de la personne assassiné. Qu'en pensez-vous ?

Devant le silence embarrassé de Victor Lianès, Xavier Baladin tente une sortie :

— Ce n'est qu'une coïncidence, Commandant, ça ne prouve rien.

— Je l'espère pour votre client, maître.

Mardi 20 septembre 2016, 9 heures

André Morinot vient d'annoncer à Victor que le procureur a ouvert une information judiciaire à la suite de la plainte de Sophie Louis pour agression sexuelle. La jeune femme s'est répandue dans tous les journaux du matin et du soir ; elle a longuement traîné son ancien patron dans la boue.

Victor a l'impression qu'en quelques jours sa vie tranquille de député centriste vient de s'effondrer. Son existence glisse entre ses mains. Lui qui s'est toujours tenu à l'écart des coups tordus se rend compte que sa carrière politique est en train de se crasher. Il sait qu'il n'est pas le premier à être accusé de turpitudes amoureuses interdites, mais il sait aussi, que ces reproches soient justifiés ou non, qu'on ne s'en remet jamais.

Victor n'ignore pas que la machine médiatique est en marche contre lui. En ces temps, beaucoup de femmes s'expriment sur les agissements de prédateurs dont elles ont été victimes. Beaucoup d'hommes de pouvoir sont montrés du doigt, parfois légitimement, parfois d'une manière injuste. C'est toujours parole contre parole. Victor va devenir toxique. Ses soutiens vont s'enfuir les uns après les autres. Les députés de son parti se détourneront à son approche. Son avocat est dépassé. Sa femme s'en fiche. Juliette est injoignable.

En plus, les journaux quotidiens ont insisté sur le fait qu'il a été entendu comme simple témoin dans les suites de l'assassinat de Jean-Joseph. La puissance destructrice des médias est telle que la qualité de simple témoin dans une affaire suffit à jeter un doute sur la probité de l'intéressé. Les journalistes n'ont pas attendu longtemps avant de découvrir que le conseil juridique de Sophie Louis était le frère de Jean-Joseph, ce personnage sulfureux qui avait été pressenti pour coller les affiches du député Victor. Certes, personne ne voit la raison pour laquelle le parlementaire aurait fait exécuter celui qui allait aider sa campagne ; certes, on ne peut accuser l'avocat d'exercer une sorte de vengeance sur Victor ; mais toutes ces informations mises bout à bout délivrent un parfum nauséabond de magouilles et de scandales.

Devant les journalistes, Victor a tenté la stratégie de la victimisation, mais

personne ne l'a cru : il traîne beaucoup trop de casseroles derrière lui. Pour couronner le tout, le fisc a entrepris une enquête approfondie sur le financement de ses cabinets de vétérinaire qui, d'un seul coup, semble suspect à tout le monde.

Le député se positionne devant la fenêtre de son bureau, les mains dans le dos. À travers les voilages, la lumière de cette fin d'été est la seule douceur qui peut le rassurer. Sa décision, il l'a prise. D'abord, il changera d'avocat, ce brave Baladin coûte cher et il n'est plus dans le coup. Ensuite, il va, séance tenante, partir pour sa maison du Midi. Depuis trois jours, il s'est rendu compte que Micheline est une femme et une épouse de classe. Elle a été la seule à lui apporter un semblant d'apaisement. Elle lui a dit qu'il pourra s'installer dans la villa pour le temps qu'il le voudrait. La demeure est assez grande pour ne pas se gêner. Il aura le loisir de réfléchir à sa défense.

Ce matin-là, Juliette se prépare avec agacement, ce qui ne change pas de ses tristes habitudes. Depuis qu'elle a été nommée directrice des ressources humaines au ministère, elle est exaspérée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle vit comme un calvaire ce poste qui ne l'intéresse absolument pas. Ce fatras de textes qui s'appliquent aux différents corps de fonctionnaires ou de non-fonctionnaires, elle n'y comprend rien. Comment peut-on appliquer autant de textes réglementaires dont certains se contredisent allégrement ? Elle va de réunions oiseuses en rendez-vous pénibles. Chacun fait son siège pour obtenir des personnels supplémentaires. Elle n'a jamais aussi bien mesuré la petitesse de ces baronnets qui estiment que leurs fonctions sont systématiquement négligées, alors qu'elles revêtent une importance qui semble échapper complètement à la direction des ressources humaines.

Juliette, qui adore pourtant le pouvoir, se découvre haïe par les autres directeurs et encore plus par ses propres salariés. En tant que manager d'un grand service, elle commence à éprouver une réalité qu'elle n'a jamais connue : exercer une autorité administrative sur un employé, c'est le priver de tout ou partie de sa liberté individuelle. Personne n'aime ça, donc personne ne l'aime. Elle ne peut plus compter sur Victor, englué dans ses différentes affaires.

D'ailleurs, ils ne se voient plus et Juliette pense que c'est mieux ainsi. À part partager leurs amertumes réciproques, elle n'imagine pas qu'ils puissent se dire quelque chose de positif.

Alors que Juliette entre dans son bureau avec l'envie d'en partir, une conversation lui revient à l'esprit. Au mois d'août, lors de son séjour à Saint-Laurent-sur-Gorre, elle a rencontré Charles, le directeur du foyer rural. Il a encore belle allure, Charles, malgré ses soixante-dix ans. Il abat un travail considérable pour faire vivre son territoire. Il monte des comédies, des séances de cinéma, des activités sportives pour les jeunes, des lectures ou des jeux pour les anciens. Mais Charles se dit fatigué, il prendra bientôt sa retraite. Sans y croire vraiment, il a proposé à Juliette un poste d'adjointe. Il l'apprécie depuis longtemps. Le moment venu, il pourrait lui laisser sa place. Son travail d'animation sociale du territoire serait entre de bonnes mains.

C'est ce matin-là, alors qu'une secrétaire lui apporte le courrier du jour, que Juliette décide d'accepter l'idée de Charles. Elle sait enfin ce qu'elle veut vraiment : un retour paisible au pays où elle contribuera, un jour après l'autre, au bien-être collectif.

Odette a changé du tout au tout. Au début, Juliette croyait qu'elle se jouait d'Armel, mais elle s'est trompée. Ils sont amoureux, tout simplement ; de la part d'Odette, c'est une vraie nouveauté. La pièce de théâtre dans laquelle apparaît le jeune homme a obtenu un certain succès. La presse parle de sa prestation avec chaleur. Les propositions flatteuses affluent. On lui reconnaît un dynamisme et une présence sur scène qui laissent présager un grand avenir artistique et sans doute cinématographique. On le voit dans des émissions de télé.

Odette poursuit une nouvelle lubie qui n'a rien à voir avec ses extravagances précédentes. Elle a entrepris des démarches pour changer de prénom. Le sien l'agace prodigieusement. Son argument principal repose sur la perpétuation injustifiée d'une tradition familiale imposée par une vieille tante acariâtre. Odette voudrait s'appeler Jeanne ou peut-être Marie, tout simplement.

Aristide vient d'essayer un troisième refus de son manuscrit *Les moutons de l'information*. Il a dépassé le stade de l'humiliation, puis celui de l'indignation. En France, des millions de scribouillards se prennent chaque année pour de grands auteurs. Il n'est donc pas étonnant que son talent n'ait pas émergé dans une telle masse. Après une phase où il avait pensé abandonner sa plume, il a repris son service d'écrivain. D'abord parce qu'il ne peut pas, physiquement, se passer de cette activité ; ensuite parce que ses lectures personnelles l'ont convaincu que son style n'était pas de mauvaise qualité. Il sait que certains auteurs reconnus ne doivent leur succès qu'à un premier livre remarqué. Les éditeurs deviennent subitement moins frileux pour publier les suivants, quelle que soit leur qualité.

Aristide en convient : les aventures de Gaspard Delamontagne n'intéressent pas. Il lui faut « simplement » frapper plus fort. Le thème de la paresse intellectuelle qui règne dans les médias de grande influence, c'est important, mais ça ne peut concerner qu'une élite. Et puis ce n'est pas de très bonne guerre de se mettre à dos des journalistes en mettant en évidence leur indolence intellectuelle. Il a désormais en tête des romans qu'on appelle « de fantasy » qui se déroulent dans des milieux imaginaires peuplés de monstres et de personnages fantastiques. Les éditeurs lui répètent que « c'est ça qui marche ». Pour Aristide, que des millions de lecteurs éprouvent le besoin de se détacher du monde réel pour se plonger dans un ailleurs déstabilisant, cela lui paraît une preuve du mal vivre généralisé de son époque. Pourtant, s'il faut en passer par ce genre de littérature, il va s'y mettre. Après tout, Lewis Carroll, Tolkien et le grand Homère ont révélé ainsi leur talent.

En attendant, il a cassé sa tirelire pour financer la publication des *Moutons de l'information* sur une plateforme d'autoédition. Il a eu le plaisir de tenir entre ses mains un « vrai » livre. Son nom trône en haut de la couverture ! Le roman ne rencontrera pas la fortune, mais il a suscité quelques commentaires encourageants sur les réseaux sociaux. Gaspard Delamontagne ne bouleverse pas les spécialistes, mais Aristide a décidé de se contenter d'une petite audience dans l'immédiat.

En cette fin d'été scintillant, Armel fouine dans les étals des bouquinistes à la recherche d'un texte de théâtre inspirant. En arpentant les bords de la Seine, il se prend à penser que la saison s'est révélée riche en événements imprévus, plaisants ou parfois désagréables.

Le bilan est en effet mitigé.

Du côté négatif, il n'y a rien de grave : Aristide patine dans ses tentatives littéraires et le reste de la bande des « 4i » s'éparpille dans des activités poussives. Finalement, c'est lui qui s'en tire le mieux.

Du côté positif, ses parents ont reconnu le talent qui l'anime depuis si longtemps. Ils lui reconnaissent aujourd'hui la légitimité de monter sur les planches. Et surtout, il a rencontré Jeanne ou Marie – rien n'est encore décidé. La joie de vivre tient à peu de chose. Il suffit parfois d'un accident.